

Lac Sap Y Lag & Lecram Ecidèd
(Décidé Marcel & Pascal Galy)

LE MONTAGE IDÉAL

essai



MUR

CAR S'IL EN A MARRE L'HOMME, IL FAUT QU'IL DORME !

Je travaille à jouer.

Je cherchais depuis longtemps en dormant quelque mystère.

Mais il n'y a que la vie directe, sentie. Un foisonnement.

J'avais foi dans les rêves. C'est en me déplaçant, en voyageant et en dormant jusque dans une ville murale, étagée à flanc de montagne jetée abrupte dans la mer, Positano en Italie, que j'ai trouvé un début de réponse, une vision.

À parfaire une beauté lointaine entre sensation, architecture, et mémoire.

Le rêve d'un mur.

AH ! LA DÉMANGEAISON D'LA VISION !
1981 — POSITANO — VILLE VERTICALE EN ALVÉOLES —

Une passeuse m'invite à m'y déplacer,
m'y rejoint peut-être.

Dans un rêve, écho d'autres rêves, je ne cesse d'être hué par une bande de garçons, parmi des dunes de sable qui montent et qui descendent, je cours, j'halète, poursuivi, rattrapé. Ils s'attachent à mes pas. Le sable me freine. Le danger repoussé est imminent, invariable, angoissant et sans conclusion.

Dans mon second et fameux rêve, je conduis les foules, et les nuages, qui roulent, démiurge ou délinquant je prédic et bouscule l'ordre des choses. Tout bascule dans un moi délirant qui programme son plaisir et rît de ses farces.

Tout s'est cassé en une myriade d'éléments du rêve les plus tenaces. Et ces miettes d'instant forts du rêve qui se dénoue, brillent solitaires, vitrail éphémère.

Il raconte des gestes furtifs, des regards arrêtés, des morceaux de paysage. C'est un prisme coloré fait d'arcs, de ponts, de soleils, de fenêtres et de visages, d'idées.

Tout se rompt, tout se mêle, mes exploits, mes raisons, mes pourquoi. Voulant se résumer, ma mémoire entasse résumé sur résumé, faute de savoir quel est le meilleur. Mais c'est que tout s'explique en autant de possibles. S'embrouille ? en un découpage de parcours.

Avant que tout ne s'évanouisse il y a comme une dernière vision. Une architecture totale composite et fragile. Tout se dissout pâle vision confondue avec la toile noire des nuits murées et muettes. À ce rêve de Positano, citée irréelle,

je découvris plus tard une similitude au rêve de Victor Hugo, en prélude à son livre **La légende des siècles.**

« la vision d'où vient ce livre ». Il s'attache à sa description, « J'eus un rêve, le mur des siècles m'apparut », « ce bloc flottait ». Un mur géant de cases vivantes, de mémoires, un édifice de multitude... « comme un arbre au zéphyr » ... « trous noirs, noirs étoilés par de farouches yeux ».

Frottez vos yeux fermés. Vous avez une constellation, rosace des mystiques, dessins des cavernes des premiers hommes, motifs récurrents. D'une étoile à l'autre, l'homme formalise des figures.

Représenter géométriquement les choses comme des formes évoluant dans le temps... distribuées dans l'espace et le temps... dessinées, réparties dans l'espace, répétées. Description géométrique possible de la nature. Le monde est entièrement représentable par « figures et mouvements ». Descartes.

Je parle d'un enchevêtrement qui tétanise, trop (trou) de mémoire, l'enchevêtrement des actions, des pensées de l'homme, de son corps, je parle d'une défaite, et je parle d'une euphorie, d'une enjambée plus grande, une écriture sur musique.

Un vœu pieux parce que j'entends des chuintements des vitesses ?, je vois des éclairs...

... une mise en résonance d'espaces distincts.

Découvrir l'introduction de Victor Hugo, son mur formidable, un condensé de l'Histoire, une juxtaposition d'intempéries, de pans de mémoire qui se jouent en même temps... ses propres enchaînements (dont on (ne) peut de défaire).

La Légende des Siècles
Victor Hugo

LA VISION D'OU SORTI CE LIVRE

« J'eus un rêve : le mur des siècles m'apparut.

*C'était de la chair vive avec du granit brut,
Une immobilité faite d'inquiétude,
Un édifice ayant un bruit de multitude,
Des trous noirs étoilés par de farouches yeux,
Des évolutions de groupes monstrueux,
De vastes bas-reliefs, des fresques colossales ;
Parfois le mur s'ouvrait et laissait voir des salles,
Des antres où siégeaient des heureux, des puissants,
Des vainqueurs abrutis de crime, ivres d'encens,
Des intérieurs d'or, de jaspe et de porphyre ;
Et ce mur frissonnait comme un arbre au zéphire ;
Tous les siècles, le front ceint de tours ou d'épis,
Étaient là, mornes sphinx sur l'énigme accroupis ;
Chaque assise avait l'air vaguement animée ;
Cela montait dans l'ombre ; on eût dit une armée
Pétrifiée avec le chef qui la conduit
Au moment qu'elle osait escalader la Nuit ;
Ce bloc flottait ainsi qu'un nuage qui roule ;
C'était une muraille et c'était une foule ;
Le marbre avait le sceptre et le glaive au poignet,
La poussière pleurait et l'argile saignait,
Les pierres qui tombaient avaient la forme humaine.
Tout l'homme, avec le souffle inconnu qui le mène,
Ève ondoyante, Adam flottant, un et divers,
Palpitaient sur ce mur, et l'être, et l'univers,
Et le destin, fil noir que la tombe dévide.
Parfois l'éclair faisait sur la paroi livide*

*Luire des millions de faces tout à coup.
Je voyais là ce Rien que nous appelons Tout ;
Les rois, les dieux, la gloire et la loi, les passages*

*Des générations à vau-l'eau dans les âges ;
Et devant mon regard se prolongeaient sans fin
Les fléaux, les douleurs, l'ignorance, la faim,
La superstition, la science, l'histoire,
Comme à perte de vue une façade noire.*

*Et ce mur, composé de tout ce qui croula,
Se dressait, escarpé, triste, informe. Où cela ?
Je ne sais. Dans un lieu quelconque des ténèbres.*

*

*Il n'est pas de brouillards, comme il n'est point d'algèbres,
Qui résistent, au fond des nombres ou des cieus,
À la fixité calme et profonde des yeux ;
Je regardais ce mur d'abord confus et vague,
Où la forme semblait flotter comme une vague,
Où tout semblait vapeur, vertige, illusion ;
Et, sous mon œil pensif, l'étrange vision
Devenait moins brumeuse et plus claire, à mesure
Que ma prunelle était moins troublée et plus sûre.*

*

*Chaos d'êtres, montant du gouffre au firmament !
Tous les monstres, chacun dans son compartiment ;
Le siècle ingrat, le siècle affreux, le siècle immonde ;
Brume et réalité ! nuée et mappemonde !
Ce rêve était l'histoire ouverte à deux battants ;
Tous les peuples ayant pour gradins tous les temps ;
Tous les temples ayant tous les songes pour marches ;*

*Ici les paladins et là les patriarches ;
Dodone chuchotant tout bas avec Membré ;
Et Thèbe, et Raphidim, et son rocher sacré
Où, sur les juifs luttant pour la terre promise,
Aaron et Hur levaient les deux mains de Moïse ;
Le char de feu d'Amos parmi les ouragans ;
Tous ces hommes, moitié princes, moitié brigands,
Transformés par la fable avec grâce ou colère,
Noyés dans les rayons du récit populaire,
Archanges, demi-dieux, chasseurs d'hommes, héros
Des Eddas, des Védas et des Romanceros ;
Ceux dont la volonté se dresse fer de lance ;
Ceux devant qui la terre et l'ombre font silence ;
Saül, David ; et Delphe, et la cave d'Endor
Dont on mouche la lampe avec des ciseaux d'or ;
Nemrod parmi les morts ; Booz parmi les gerbes ;
Des Tibères divins, constellés, grands, superbes,
Étalant à Caprée, au forum, dans les camps,
Des colliers que Tacite arrangeait en carcans ;
La chaîne d'or du trône aboutissant au baignoire.*

*Ce vaste mur avait des versants de montagne.
Ô nuit ! Rien ne manquait à l'apparition.
Tout s'y trouvait, matière, esprit, fange et rayon ;
Toutes les villes, Thèbe, Athènes, des étages
De Romes sur des tas de Tyrs et de Carthages ;
Tous les fleuves, l'Escaut, le Rhin, le Nil, l'Aar,
Le Rubicon disant à quiconque est César :
— Si vous êtes encor citoyens, vous ne l'êtes
Que jusqu'ici. — Les monts se dressaient, noirs squelettes,
Et sur ces monts erraient les nuages hideux,
Ces fantômes traînant la lune au milieu d'eux.
La muraille semblait par le vent remuée ;
C'étaient des croisements de flamme et de nuée,*

*Des jeux mystérieux de clartés, des renvois
D'ombre d'un siècle à l'autre et du sceptre aux pavots,
Où l'Inde finissait par être l'Allemagne,
Où Salomon avait pour reflet Charlemagne ;
Tout le prodige humain, noir, vague, illimité ;
La liberté brisant l'immuabilité ;
L'Horeb aux flancs brûlés, le Pinde aux pentes vertes ;
Hicéas précédant Newton, les découvertes
Secouant leurs flambeaux jusqu'au fond de la mer,
Jason sur le dromon, Fulton sur le steamer ;
La Marseillaise, Eschyle, et l'ange après le spectre ;
Capanée est debout sur la porte d'Électre,
Bonaparte est debout sur le pont de Lodi ;
Christ expire non loin de Néron applaudi.
Voilà l'affreux chemin du trône, ce pavage
De meurtre, de fureur, de guerre, d'esclavage ;
L'homme-troupeau ! cela hurle, cela commet
Des crimes sur un morne et ténébreux sommet,
Cela frappe, cela blasphème, cela souffre,
Hélas ! et j'entendais sous mes pieds, dans le gouffre,
Sangloter la misère aux gémissements sourds,
Sombre bouche incurable et qui se plaint toujours.
Et sur la vision lugubre, et sur moi-même
Que j'y voyais ainsi qu'au fond d'un miroir blême,
La vie immense ouvrait ses difformes rameaux ;
Je contemplais les fers, les voluptés, les maux,
La mort, les avatars et les métempsycoses,
Et dans l'obscur taillis des êtres et des choses
Je regardais rôder, noir, riant, l'œil en feu,
Satan, ce braconnier de la forêt de Dieu.*

*

*Quel titan avait peint cette chose inouïe ?
Sur la paroi sans fond de l'ombre épanouie*

*Qui donc avait sculpté ce rêve où j'étouffais ?
Quel bras avait construit avec tous les forfaits,
Tous les deuils, tous les pleurs, toutes les épouvantes,*

*Ce vaste enchaînement de ténèbres vivantes ?
Ce rêve, et j'en tremblais, c'était une action
Ténébreuse entre l'homme et la création ;
Des clameurs jaillissaient de dessous les pilastres ;
Des bras sortant du mur montraient le poing aux astres ;
La chair était Gomorrhe et l'âme était Sion ;
Songe énorme ! c'était la confrontation
De ce que nous étions avec ce que nous sommes ;
Les bêtes s'y mêlaient, de droit divin, aux hommes,
Comme dans un enfer ou dans un paradis ;
Les crimes y rampaient, de leur ombre grandis ;
Et même les laideurs n'étaient pas malséantes
À la tragique horreur de ces fresques géantes.
Et je revoyais là le vieux temps oublié.
Je le sondais. Le mal au bien était lié
Ainsi que la vertèbre est jointe à la vertèbre.
Cette muraille, bloc d'obscurité funèbre,
Montait dans l'infini vers un brumeux matin.
Blanchissant par degrés sur l'horizon lointain,
Cette vision sombre, abrégé noir du monde,
Allait s'évanouir dans une aube profonde,
Et, commencée en nuit, finissait en lueur.*

*Le jour triste y semblait une pâle sueur ;
Et cette silhouette informe était voilée
D'un vague tournoiement de fumée étoilée.*

*

*Tandis que je songeais, l'œil fixé sur ce mur
Semé d'âmes, couvert d'un mouvement obscur*

*Et des gestes hagards d'un peuple de fantômes,
Une rumeur se fit sous les ténébreux dômes,
J'entendis deux fracas profonds, venant du ciel
En sens contraire au fond du silence éternel ;
Le firmament que nul ne peut ouvrir ni clore
Eut l'air de s'écarter.*

*

*Du côté de l'aurore,
L'esprit de l'Orestie, avec un fauve bruit,
Passait ; en même temps, du côté de la nuit,
Noir génie effaré fuyant dans une éclipse,
Formidable, venait l'immense Apocalypse ;
Et leur double tonnerre à travers la vapeur,
À ma droite, à ma gauche, approchait, et j'eus peur
Comme si j'étais pris entre deux chars de l'ombre.*

*Ils passèrent. Ce fut un ébranlement sombre.
Et le premier esprit cria : Fatalité !*

*Le second cria : Dieu ! L'obscur éternité
Répéta ces deux cris dans ses échos funèbres.*

*Ce passage effrayant remua les ténèbres ;
Au bruit qu'ils firent, tout chancela ; la paroi
Pleine d'ombres, frémit ; tout s'y mêla ; le roi
Mit la main à son casque et l'idole à sa mitre ;
Toute la vision trembla comme une vitre,
Et se rompit, tombant dans la nuit en morceaux ;
Et quand les deux esprits, comme deux grands oiseaux,
Eurent fui, dans la brume étrange de l'idée,
La pâle vision reparut lézardée,
Comme un temple en ruine aux gigantesques fûts,
Laisant voir de l'abîme entre ses pans confus.*

Lorsque je la revis, après que les deux anges
L'eurent brisée au choc de leurs ailes étranges,
Ce n'était plus ce mur prodigieux, complet,
Où le destin avec l'infini s'accouplait,
Où tous les temps groupés se rattachaient au nôtre,
Où les siècles pouvaient s'interroger l'un l'autre
Sans que pas un fût fautive et manquât à l'appel ;
Au lieu d'un continent, c'était un archipel ;
Au lieu d'un univers, c'était un cimetière ;
Par places se dressait quelque lugubre pierre,
Quelque pilier debout, ne soutenant plus rien ;
Tous les siècles tronqués gisaient ; plus de lien ;
Chaque époque pendait démantelée ; aucune
N'était sans déchirure et n'était sans lacune ;
Et partout croupissaient sur le passé détruit
Des stagnations d'ombre et des flaques de nuit.
Ce n'était plus, parmi les brouillards où l'œil plonge,
Que le débris difforme et chancelant d'un songe,
Ayant le vague aspect d'un pont intermittent
Qui tombe arche par arche et que le gouffre attend,
Et de toute une flotte en détresse qui sombre ;
Ressemblant à la phrase interrompue et sombre
Que l'ouragan, ce bègue errant sur les sommets,
Recommence toujours sans l'achever jamais.

Seulement l'avenir continuait d'éclorre
Sur ces vestiges noirs qu'un pâle orient dore,
Et se levait avec un air d'astre, au milieu
D'un nuage où, sans voir de foudre, on sentait Dieu.
De l'empreinte profonde et grave qu'a laissée
Ce chaos de la vie à ma sombre pensée,

De cette vision du mouvant genre humain,
Ce livre, où près d'hier on entrevoit demain,
Est sorti, reflétant de poème en poème

Toute cette clarté vertigineuse et blême ;
Pendant que mon cerveau douloureux le couvait,
La légende est parfois venue à mon chevet,
Mystérieuse sœur de l'histoire sinistre ;
Et toutes deux ont mis leur doigt sur ce registre.

Et qu'est-ce maintenant que ce livre, traduit
Du passé, du tombeau, du gouffre et de la nuit ?
C'est la tradition tombée à la secousse
Des révolutions que Dieu déchaîne et pousse ;
Ce qui demeure après que la terre a tremblé ;
Décombe où l'avenir, vague aurore, est mêlé ;
C'est la construction des hommes, la mesure
Des siècles, qu'emplit l'ombre et que l'idée azure,
L'affreux charnier-palais en ruine, habité
Par la mort et bâti par la fatalité,
Où se posent pourtant parfois, quand elles l'osent,
De la façon dont l'aile et le rayon se posent,
La liberté, lumière, et l'espérance, oiseau ;
C'est l'incommensurable et tragique monceau,
Où glissent, dans la brèche horrible, les vipères
Et les dragons, avant de rentrer aux repaires,
Et la nuée avant de remonter au ciel ;
Ce livre, c'est le reste effrayant de Babel ;
C'est la lugubre Tour des Choses, l'édifice
Du bien, du mal, des pleurs, du deuil, du sacrifice,
Fier jadis, dominant les lointains horizons,
Aujourd'hui n'ayant plus que de hideux tronçons,
Épars, couchés, perdus dans l'obscur vallée ;
C'est l'épopée humaine, âpre, immense, — écroulée. »

Guernesey. — Avril 1857.

FLASH-BACK 1979 AMSTERDAM.

Première vision. Premiers effet de bon haschich. Une vision multipliée – un bonheur de lumières dépliées, géométriques. Aussitôt cases entachées d'un œil noir ricanant la découverte, ironique et cruel. L'idéal toujours peu pratiqué ; les paradoxes ; toute vanité dévore la vie ; et, nous jouons à faire.

Mosaïque obscurcie du devoir d'être un homme, s'appesantir d'actes. Dans cette ville-passage une jeune fille et moi voyagions sur des canaux toujours accoudés en partance sur un pont, sans bouger, hallucinés. Amsterdam le grand amour. Et un souhait de rester marginal à l'écart de la production, d'être au balcon de rebord de fenêtres à rebords de fenêtres...

Assemblage, incapable d'agir et mille éclats d'amour, je vis avec une rétention une odyssee de rêves à rebours, grande porte des portes, spectateur-captateur, sans choisir je vois le cinéma du monde. Comment faire ?, je devais m'arranger avec le monde. Faisant si mal je fais le fuir. À la bonne vitesse. Un bonheur architectural.

À Amsterdam, entre l'angoisse d'être sur terre et le sommeil de l'univers, il y a un chapiteau de géométries...

...une vision, un bonheur d'architecture ; un passage, une porte de la ville, une vitre-miroir, une montagne, arche, à diffractionnement, à arrangements ?, à prendre subrepticement ce diamant, la vie, ce bonheur là, le miroir dans la ville, ses marches, ne pas les prendre, ses pierreries, moi en Arlequin-Bowie, marginal de la société, plaisir-miroir pris à la dérobee, et resté dans le mouvement, entre deux mondes, à la porte du monde... sans entrer. J'ai vu la mort, je ne supportais pas l'envahissement imposant d'un même regard juge et moqueur. J'eus peur.

J'ai vu que je voulais avoir, que je voulais prendre alors c'était affreux ! (Calculer le bonheur ?) Alors j'étais plus affreux je prendrai rien même du bonheur. (Calculs) Je suis allé à la cinémathèque à toutes les heures.

ARCHIVE

« *L'un après l'autre, sur la pierre meurtrie, reviennent à ses yeux les épisodes familiers de la noble légende* » **KIM** de Kipling.

Vision murale, optimiste, mémoire portée par l'architecture qui archive les textures d'images. Dramatiques.

L'Architecture pacifie, réunie le surplus d'images, textures à inventer, succession, hiérarchie, juxtaposition, permanence, immédiateté, simultanéité...

L'architecture résume les contradictions, être et ne pas être, il faut tout assumer, la coïncidence des contraires. Espaces intriqués d'autres espaces.

« S'il te plaît d'oublier », ce qu'on oublie toujours de relier, dont on a plus rien à foutre : une bâtisse.

Un objet absolument nouveau comme s'il se fut agi d'une bâtisse.
Gardienne des images. Musée.

Il a la tête prise entre ses deux mains.

Un bruit : une paroi du mur coulisse.

Une fenêtre s'ouvre.

Le regard douloureux et le front studieux

il observe son double.

Surpris, naïf, il se parle avec gravité

de son paysage ensoleillé,

et vide de tout autre silhouette que la sienne,

qui tremble au bord du cadre.

Seule sa parole se fait entendre.

Elle fabrique des images familières

et transparentes

qui s'évanouissent malignement.

Elle s'étale et couche des morts.

MONOCLE (PROJECTION)

C'est comme si j'avais fait un souhait à Amsterdam, de n'être qu'hors du social, (social : là où il n'y a pas de désirs — j'entends pouvoir inventer son travail), et je regardais toujours stupéfait ; on m'a toujours dit « tu me regardes énormément, pourquoi ? ».

Et le malin me tira à lui la couverture, à obscurcir l'architecture de l'esprit, à rigoler le rideau de scène, à chaque facette du diamant.

...CONSCIENCE NÉGATIVE... selon les chamans, le malade de l'esprit a son âme prisonnière quelque part, il cherche où est le mal.

À Amsterdam, de ce souhait de passer underground ; je me raptais.

Malin et voleur depuis 10 ans.

Le chacal est le guide de l'âme (Égypte).

Être conscient pour ne pas être mort.

Je me suis détaché, délivré. Seul, enfin, seul ! Au loin, béatitude, que j'aime d'autant plus tout ceux que je veille. Positano.

Ce que c'est d'avoir vingt ans, quand voulant mourir

il ne reste que le regard.

Pèlerinage de mes lieux de défaites, de mes rues désertes,

en border-line.

« *Imaginez qu'elles me reviennent les émotions, les regards d'état lumineux de conscience, et que l'amour soit le plus fort* » d'après

Charles Trenet.

Tous ces moments perméables, poreux, je revois leur écho, lumières,

où même les claques ne sont que les coups d'œil

de l'éventail, des paupières.

Tout est regard.

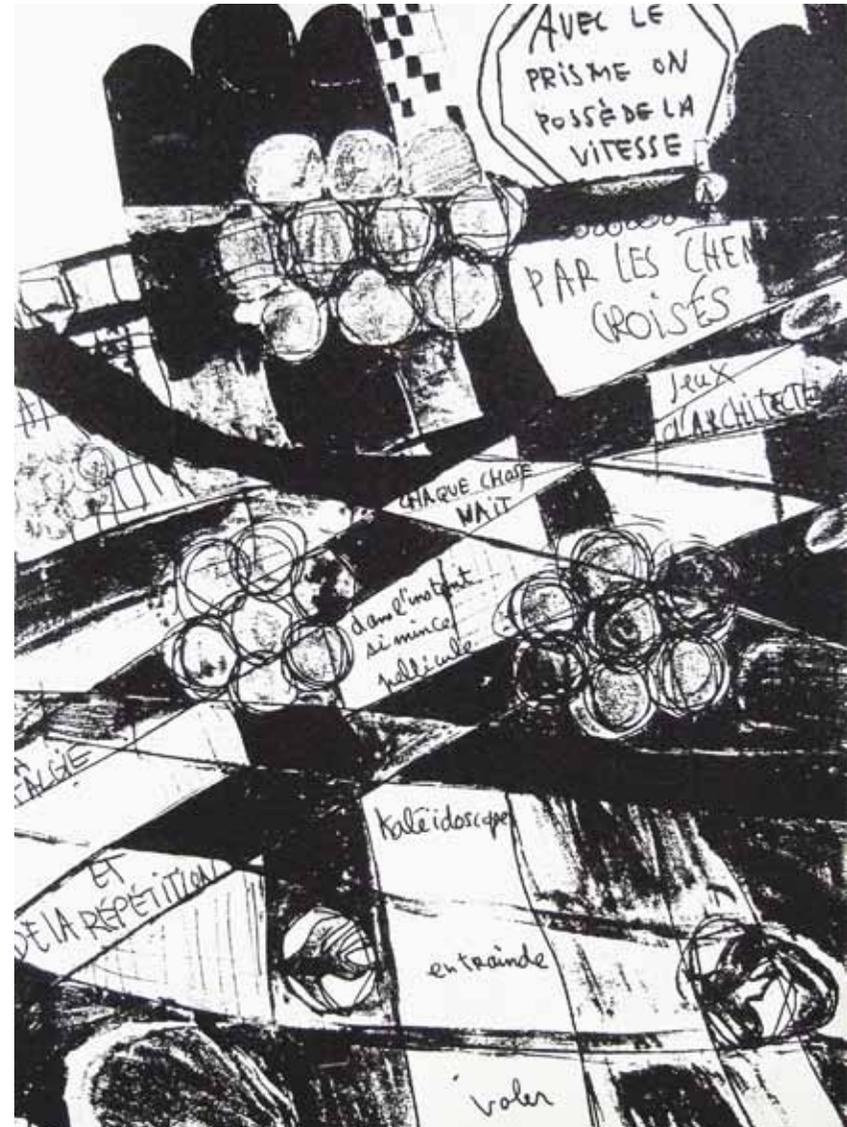
La vision en mosaïque
comme les insectes
ou les premiers reptiles
« le troisième œil »

La mémoire, la vitesse et le temps,
en mouvements de panneaux coulissants,
frontales et à étages,
glissante dans des directions, en même temps
dans l'instant

LE MONTAGE IDÉAL.

Si on respire on a une image.
C'est à dire si on écoute, son bougé.
Respirer les variations de lumière, un gris transporté.

On recherche tous un montage idéal des sensations,
un équilibre, dans l'instant.
Par la musique la mémoire travaille au montage,



Avec le prisme on possède la vitesse.
Par les chemins croisés, jeux d'architecte, chaque chose naît,
(une île) (de la nostalgie et de la répétition) dans l'instant si mince
pellicule... kaléidoscope en train de voler.

JARDIN

Architecture vivante, les pieds dans la mer ? retrouvée au hasard
d'une lecture, **Le monde vert** (Hothouse - 1962) de Brian W. Aldiss,
roman d'anticipation sur le règne végétal : des personnages trouvent
une île, et une muraille d'yeux qui abrite une grotte qui régénère tout
en elle, en vert, de vie.

LE MONDE VERT - BRIAN W. ALDISS, éditions J'AI LU.

*« C'était comme si des millions de regards invisibles étaient braqués sur eux... se dressait une falaise abrupte, grisâtre et percée d'alvéoles... ils avaient l'impression de marcher sur le visage d'un géant endormi... -La falaise tombe sur nous !...- C'est une montagne magique... l'immense paroi paraissait plus menaçante que jamais...
...quelque chose remua. Les yeux vides - on ne pouvait plus s'y tromper : c'était bien des yeux - se mirent à tourner. Toutes ensemble les innombrables prunelles de la falaise pivotaient comme pour regarder vers la mer. Fascinés par l'intensité du multiple regard de la pierre... les eaux grises... Subitement, l'étendue marine parut se plisser. La pluie s'abattit en trombe... qui transperçait la peau... l'île - ou la falaise - donna de la voix... Le son... se répandait sur la terre et la mer à l'instar de la pluie ; chaque décibel était comme une goutte dont on éprouvait physiquement le poids... le monde s'était rétréci... Le monstre haletait... La pluie l'enveloppait de ses voiles de grisailles... on aurait dit quelque grotesque symbole de la douleur... la tour de pierre. Celle-ci était creusée d'une vaste grotte où l'empreinte du monstre menait directement, silencieuse et vide comme une bouche fixée dans éternel bâillement... ils se jetèrent dans la caverne... les yeux de pierre aux regards vigilants soulevaient leurs paupières... Les yeux de pierre continuaient à s'ouvrir en nombre toujours plus grand, dardant leurs regards vers le groupe... Alors eut lieu ce à quoi Gren donna par la suite nom de Mirage. Les yeux de la pierre étaient presque ouverts. Le*

*temps s'arrêta... comme s'il allait prendre son vol.
...devenir la chute sans fin d'une goutte de pluie, d'un grain de sable à
jamais tombant dans le sablier de l'éternité.
Atteindre enfin l'infini du non-être... l'infinie richesse de la non-existence...
devenir Dieu... l'alpha et l'oméga de sa propre création... dicter sa loi à
une chaîne cliquetante de mille millions de verts univers... papillonner
parmi les masses incréées de matériaux vert attendant dans la vaste
antichambre de l'être. ...*

*Car il volait, bien sûr ! Ces atomes de poussières euphoriques n'étaient-ils
pas les êtres... lui ou quelqu'un*

*... Ils voletaient dans le ravissement d'un impossible univers vert, au sein
d'un élément différent de l'air, emportés par un flux hors du temps. Ils
volaient dans la lumière. Ils rayonnaient de lumière. Et ils n'étaient pas
seuls. Tout leur faisait cortège. La vie, simplement, s'était substituée
au temps : la mort avait fui. Les horloges n'égreuaient que les heures de
la fertilité.*

*... — un rêve...
un rêve ayant trait à une plage de sable et à une pluie grise.*

*... Ils étaient entrés dans le mirage ineffable... Certitude qu'ici, il y avait
assez de place pour que tout puisse croître et se développer sans obstacle
et à jamais si besoin en était,*

*Bonheur total de s'accomplir dans ce vol sans effort, éternel, qui était
l'âme même de l'être, qui était chant et qui était danse, hors du temps,
hors de toute mesure et de toute souffrance. S'accomplir. Verdir...*

*- Admis... où celà ?
C'était tellement beau*

*...
... Quand tes lointains ancêtres étaient les maîtres, ils avaient un moyen
de remédier au surpeuplement de leurs jardins : la transplantation ou*

*le sarclage. Et voici que la nature à inventé son propre jardinier. Les
rochers se sont convertis en relais. Il est probable qu'il existe des stations
semblables à celle-ci le long de toutes les côtes... des stations à partir
desquelles les choses presque entièrement dépourvues d'intelligence,
les plantes peuvent être transplantées autre part.*

— Mais où cela ?

Il y eut comme un soupir quelque part dans les corridors de son esprit.

*... Oh ! perdre d'un seul coup cet inimaginable et éclatant
havre de grâce...*

*...un million d'yeux, disant « Non », le chassaient, le repoussaient vers
le monde auquel il appartenait.*

... les bras en croix sur le sable, pétrifié dans une posture qui
était une cruelle parodie du vol. Il était seul. Dédaigneux, les yeux de
pierre s'étaient refermés.
La pluie tombait toujours.*

...

Oui, il faudrait fuir.

*Ce monde n'était peut-être pas un paradis mais il était possible d'en
tirer parti d'une certaine façon.»*

**croix : voir SYMBOLES.*

Se réunir pour puiser dans le cercle, ivres de points.
- Viens prendre le café chez nous.
Dormir. Pluie, pépiement. Dormir pour entendre ce qu'on sait.
La nuit, ce qu'elle essaie de me dire en dormant, la nuit se mire, seules
le matin les voix interactives, confirment, compilent les mêmes fleurs.

Saint-François de Sales — INTRODUCTION À LA VIE DÉVOTE —

PRÉFACE.

*Mon cher Lecteur, je te prie
de lire cette Préface pour
ta satisfaction &
la mienne.*

La bouquetière Glycera savait si proprement diversifier la disposition et le mélange des fleurs, qu'avec les mêmes fleurs elle faisait une grande variété de bouquets ; de sorte que le peintre Pausias demeura court, voulant contrefaire à l'envi cette diversité d'ouvrages : car il ne sut changer sa peinture en tant de façons comme Glycera faisait ses bouquets ; ainsi le Saint-Esprit dispose et arrange avec tant de variété les enseignements de dévotion qu'il donne par les langues et les plumes de ses serviteurs, que la doctrine étant toujours une même, les discours néanmoins qui s'en font, sont bien différents selon les diverses façons desquelles ils sont composés. Je ne suis certes, ni veux, ni dois écrire en cette Introduction, que ce qui a déjà été publié par nos prédécesseurs sur ce sujet. Ce sont les mêmes fleurs que je te présente, mon Lecteur : mais le bouquet que j'en ai fait sera différent des leurs, à raison de la diversité de l'agencement dont il est façonné.*

*la même.

JARDINIER

Ma rencontre avec une grand-mère dans un train (et la sagesse ouverte des premières pages de Ghöguyan Trünpa Rinpoché) m'ont donné la formule du « montage idéal »,... le montage absolu, « le point magique d'utilisation des choses. » Artaud.

Parce que j'écoutais une grand-mère gentille et envahissante, parce que mon écoute la faisait parler, artiste naïve qui aimait les jeunes, peignait des œufs de cannes, et faisait des tableaux en boutons à coudre, elle offrit aux deux jeunes garçons du compartiment et à moi son petit vin...

Je devins léger, en somme ; d'un montage d'une situation, des bouts de paysages rapides, des travellings, **des reflets d'un choix**, de la musique d'un plaisir.

S'abstraire de tout jugement, de tout vouloir, ne vouloir rien.

Qu'écouter. Accepter.

...et le bonheur est une succession d'appréhensions faciles, de regards successivement fortuits sur les bonnes choses à voir, qui se montent avec tout à voir qui donne le bonheur.

Dans ce train, avec mamie, au retour d'une visite à mon père après 10 ans d'absence — comme quoi c'est la mémoire qui travaille — j'appelle cet assemblage mental du passé et des sensations, et de la bonne disposition aux autres, le montage idéal : dans plusieurs dimensions mais toujours ramenées à un vitrail, qui coulisse, qui ressassé, un territoire.

VITRAIL

MA ville d'enfance s'appelle Vitré.

Imaginer enfant que la main a pour continuité un rasoir, son fil immense qui coupe les maisons sur le retour de l'école, agence, ordonne. Mes mains se prolongeaient en fils invisibles, sciaient en passant les maisons.

Il n'y a que ce que à quoi on a passé son temps à —
Il y a ces temps répétés qu'on a passé à refaire.
Les mêmes, celui-là, sont là, un temps.
Un train de paupières.

Avant de rencontrer ma grand-mère, ce qui m'avais donné la formule du montage idéal, dans le train, j'essayais de résumer cette obsession, comme quoi c'est la mémoire qui travaille, et traçait un carnet de pistes. Le montage est la clé de tout.

- mes collages de papiers (voir le chapitre CAGE)
- les villes
- l'enfance (les échos des voix) les voitures qui filent devant la maison, c'est tout ce qui me reste de l'enfance.
- le futur (découpage, pliage de la circulation)
- résurgence de surréalisme, cette erreur nécessaire : Jalons, mensuel, parodique, discours inversé droite/gauche ; lessivage des idéologies
- le rassemblement de directions velléitaires, fugitives, sur un plan déterminé, qui se détermine.
- chaque partie reliée au tout, à la fois partie et fondation, jusqu'au ressassement.
- la répétition
- le couplage et le cut, de W. Burroughs à Radio Nova, ambiguïté totale ou baroque : architecture multi-média, multiforme (art, arche, texture)

- la course poursuite d'un montage, de pans de vie, obstinée — des pans de rêves.
- la Vision
- tout travail
- toute machine désirante : toute cosmogonie portative
- l'ordre du monde, entre conscient et inconscient, la mathématique.
- thématique, un fil dans un labyrinthe, qu'on dévide, en reconnaissant un territoire : la dynamique, le poétique.
- l'ellipse et le recommencement : la continuité.
- ...l'impossible rencontre : ça n'est jamais aussi beau qu'impossible.

L'IMPOSSIBLE RENCONTRE — ÇA N'EST JAMAIS AUSSI BEAU QU'IMPOSSIBLE.

L'OMBILIC DES LIMBES, de A. ARTAUD

« J'ai toujours été frappé de cette obstination de l'esprit à vouloir penser en dimensions et en espaces, et à se fixer sur des états arbitraires des choses pour penser, à penser en segments, en cristaux, et que chaque mode de l'être reste figé sur un commencement, que la pensée ne soit pas en communication instantane et ininterrompue avec les choses, mais que cette fixation et ce gel, cette espèce de mise en monuments de l'âme, se produise pour ainsi dire AVANT LA PENSÉE. C'est évidemment la bonne condition pour créer. Mais je suis encore plus frappé de cette inlassable, de cette météorique illusion, qui nous souffle ces architectures déterminées, circonscrites, pensées, ces segments d'âme cristallisés, comme s'ils étaient une grande page plastique et en osmose avec tout le reste de la réalité. Et la surréalité est comme un rétrécissement de l'osmose, une espèce de communication retournée. Loin que j'y voie un amoindrissement du contrôle, j'y vois au contraire un contrôle plus grand, mais un contrôle qui, au lieu d'agir se méfie, un contrôle qui empêche les rencontres de la réalité ordinaire et permet des rencontres plus subtiles et raréfiées, des rencontres amincies jusqu'à la corde, qui prend

feu et ne rompt jamais.

J'imagine une âme travaillée et comme soufrée et phosphoreuse de ces rencontres, comme le seul état acceptable de la réalité.

Mais c'est je ne sais pas quelle lucidité innommable, inconnue, qui m'en donne le ton et le cri et me les fait sentir à moi-même. Je les sens à une certaine totalité insoluble, je veux dire sur le sentiment de laquelle aucun doute ne mord. Et moi, par rapport à ces remuantes rencontres, je suis dans un état de moindre secousse, je voudrais qu'on imagine un néant arrêté, une masse d'esprit enfouie quelque part, devenue virtualité. »

Quand Artaud parle de la pensée, il utilise des mots, des images d'architecte. Décrit-il une mémorisation structurée, emprunte-t-il un vocabulaire ? Des écrivains soudain s'attachent directement à une description visuelle d'une architecture de l'Esprit : Victor Hugo, Aldiss.

D'autres, moi aussi, empruntent ce langage, comme d'un usage, mais sérieux, toujours à découvrir, l'usage d'un mystère.

Artaud dans le **Pèse nerfs**,

« Le difficile est de bien trouver sa place et de retrouver la communication avec soi. Le tout est dans une certaine floculation des choses, dans le rassemblement de toute cette pierrerie mentale autour d'un point qui est justement à trouver. »

Et voilà, moi, ce que je pense de la pensée:

CERTAINEMENT L'INSPIRATION EXISTE.

Et il y a un point phosphoreux où toute la réalité se retrouve, mais changée, métamorphosée, — et par quoi ?? — un point de magique utilisation des choses. Et je crois aux aérolithes mentaux, à des cosmogonies individuelles. »

On fait tous un montage idéal, on essaie tous de faire un montage idéal des sensations, de ce qu'on voit, une arithmétique, quand ça fonctionne, on en est conscient, c'est là qu'on est heureux, c'est ça le bonheur.

Le bonheur,

le montage inégalable - ces moments ici et maintenant, impermanents — l'ensemble, l'orchestre sont un trésor d'air et de lumière, de repos, d'où on construit, on se souvient de la vérité, sous vient — comme le tapis volant vient à nous.

Le chemin étroit tapissé.

Le reflet bombé, le renflé de l'œil ou de la terre - la vision cubiste de l'échelle (ronde) de l'espace.

La terre est ronde. Toute probabilité aussi. La courbe coupe le terreau imaginaire, un gonflement visuel.

LES MÊMES GESTES

Je ne suis que doué pour un montage perpétuel : ranger, prévoir ou fuir, découper, ... en rêve j'aurais pu le dire. La plume m'assèche, réveil censure.

Un gouffre de création ; les mêmes gestes.

Des coïncidences.

Disponible, comment je vois, comment je rêve. Je fais un rapport entre l'architecture et comment ça se passe dans la tête, une architecture de cases en mouvement. Rêver ou les évolutions exactes de Escher. Les choses ne sont pas ce qu'elle sont pures illusions mais une logique de métamorphoses perpétuelles, une consolation.

Mille projets : dormir. Avec des yeux de mouche, voir tout en 36 facettes. Flip ou humeur merveilleuse c'est le même château.

CAGE

Persévérance de visions qui seraient mathématique figurative du temps.

Comme un poème chinois sur le vol des alouettes : « *taillées et découpées dans une soir de glace. Légères et redoublées en multiples pétales, .../... qui s'étale sans faute, .../... Palais d'Étamines et de Perles*. En grand péril de s'étioler et de tomber, .../... la nostalgie .../... palais de la pensée .../... J'y retournais en rêve.* » Tchao Ki

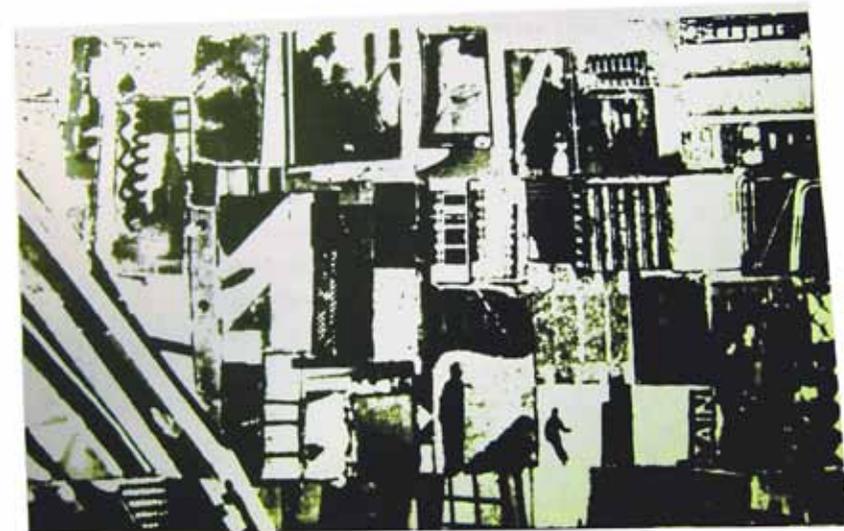
*Palais habité par les Immortelles (note d'édition)

Ma pratique du collage

PLANS NUAGES D'UNE VILLE À VIE

Des segments de pouvoirs, de caches, de parcours, de désirs, l'ambition, la compétition comme un jeu-rébus, scoubidou sale, par des arcs d'architecture, signalent la revue, le mouvement des pans de mémoire de la ville stratifiée, gelée.
La vitesse règle tout, même ce qui est immobile.

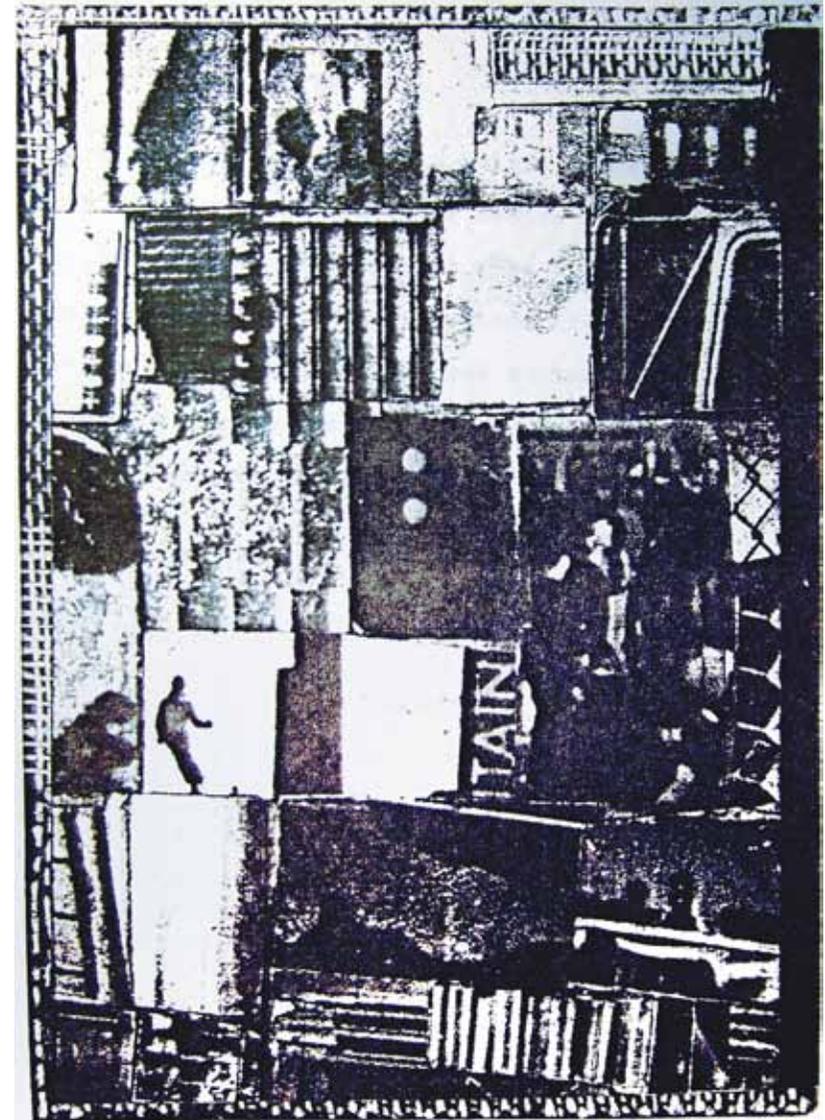
Circuit de la ville, circuit de l'enfance...
Pour le plaisir comme le musée du regard...
À plusieurs vitesse le temps architecture.
Car perpétuellement l'Ordre émiette.
Une architecture de détails morts, une enfance usée.
Un éclatement d'écrans, articulés dans des espaces en fuites.
Entre eux un mur de cinéma.



ÊTRE

Au milieu d'un fleuve à la pointe d'une île, sur un bateau traverser toute les villes. En succession sur le même fleuve qui écarte les villes concentrationnaires des superpositions de voyages en instants d'années... sous les mêmes jambes de pierre voir le soleil et les activités.

à Yvan octobre 1983



D'APRÈS PARIS, de LÉON-PAUL FARGUES.

...

Je vois des maisons à pivot qui tournent avec le soleil, je vois des quartiers démontables qui s'en vont tout seuls en voyage, je vois des camions et des voitures de cristal faire le tour des maisons, par les toits sans contact apparent.

LE PIÉTON DE PARIS.

...

C'était le poids toujours constant, toujours présent, et sur une seule impression, du monde entier, matières, bruits, souffles, **croisillons*** **étranges**, souvenirs ... fixés sur un seul point de tourbillon. Et cependant des rois ... la somme brasseuse et polymorphe vivait de son fourmillement. Tout vivait en même temps ... Puis nous repartions vers les nuits infinies de nos destinées inconnues, aussi difficiles à prévoir et à définir que l'immensité bouleversante des destinées totales et simultanées de ce qui nous environne.

...

C'est de loin que nous avons participé aux réceptions de (...) Il se faisait devant nous une féerie de vapeurs et de chuchotements, une doux fracas d'essieux qui se confondent dans les parfums des dames et que notre imagination partageait jusqu'à des rêves infinis.

*croisillons : voir SYMBOLES

DU SITUATIONISME — ART PRESS MARS 1989 —

« Nous nous ennuyons dans la ville »

Les premiers situationnistes étaient de fervents adeptes des théories utopiques et d'inspiration surréaliste touchant à l'urbanisme. Un manifeste pré-situationniste datant de 1953 et intitulé « Formulaire pour un nouvel urbanisme » commence par ces mots : « Nous nous ennuyons dans la ville, il n'y a plus de temple du soleil », et poursuit par la revendication d'une architecture et d'une planification urbaine quasi-surréaliste — ainsi des maisons montées sur rails et qui peuvent se déplacer pendant la journée, des murs amovibles, des plafonds rétractables : « Nous nous proposons d'inventer de nouveaux décors vivants... L'architecture de demain nous permettra de modifier les conceptions actuelles du temps et de l'espace. Ce sera un moyen de connaissance et un moyen d'action. Le complexe architectural sera modifiable. Son aspect changera en partie ou totalement suivant la volonté de ses habitants. »

« De Chirico demeure l'un des plus remarquables précurseurs de l'architecture. Il s'est attaqué aux problèmes des absences et des présences à travers le temps et l'espace. »

Mystère de la pierre. Autrefois de la pierre partout, sec, des villes de pierres — Aujourd'hui d'autre matière, la vitre, Paris couverte de vitrines, quintessence de la pierre.

Jésus est un Dieu dans le désert et les plaines, un proscrit dans les villes. Jésus fait s'écrouler des yeux, du cri, sur la croix, la ville, pierre à pierre. (L'évangile selon St Mathieu)

- Lapidier un homme
- Chaque pierre de la ruche édifie l'idéal de la cité.
- Sous les pavés la plage
- La pierre dont on fait le feu.
- Tout pour le soleil, sacrifice aztèque.
- Les voûtes de pierre sont l'idéal du père, reste d'antiquité.
- Voûtes salies, la pierre c'est sale, la vitre.

Une maison de fer
Une voûte salie
Un avion y inscrit
des fils irréalité

ARCHITECTURES dans la ville, des bouts de boîtes, optimistes, obstinées, immeuble-navire, façade-regards, elles synthétisent la mémoire, du regard, **aux fenêtres**.

Toutes ces vies différentes, ignorées, chaque histoire qu'on ne connaît pas, toutes ces vies devinées.

En anglais les termes architecturaux empruntent au corps.

Marcher dans la rue, élire ce qu'on voit bien, de fait, en se déplaçant.

Une forteresse, dont chaque partie recèle un continuum d'images.

Sa vie on est plusieurs à la vivre, et on se la croise.

Un rêve : une architecture merveilleuse.

On se réveille tous par intermittences ne se reconnaissant pas les uns les autres — sur un pont courbe, depuis une vieille ville mystérieuse, toute noire sur une colline, les gens sans montre et les restaurateurs dans des maisons fantômes - sur un pont courbe au dessus d'une ville, aux formes gigantesque, une ville se dévoile, un occident qui aurait digéré l'Inde.

C'est moi qui remarque tout haut que personne ne se connaît et que peut-être nous sommes dans le futur.

On se réveille chaque fois un peu plus longtemps dans des endroits différents de la vieille ville, on rejoint à pieds, par le pont suspendu, les sites qu'on connaît déjà. Une idée de paradis.

Une ville avec des formes rondes, et organisée en étages, où circulation, habitat, sont en ceintures de ces énormes protubérances décorées.

Des cycles de vie, des caractères en un même homme se répètent.
Reviennent les mêmes temps, des grandeurs ou des abîmes.
Facettes réfléchies dans une continuité aveugle,
soubresauts visibles du serpent de mer,
en souterrains qui vibrent,
le temps revient, monstre du Loch Ness.
Mais les décisions à tous les étages rejoignent quels bras
Tissent avec les parallèles quel chant ?

On se devine (au bord) des contours seulement,
pour apaiser, suffire cette faim (d'images) de l'inconscient,
qui, distrait du compte à rebours de son im(mobilité),
calcule sans calculer, hume ce qu'il retrouve,
ébahi, encore né,
Étonné ? Mieux. Jardinier.
Travaux de mémoire, de paragraphe ludiques, d'un livre toujours
à faire.
Mais l'ordre vient de l'Ange.
Articuler, redistribuer sa part...

Il y a des séries de gens qui se ressemblent.
Il y a des symétries à tous les actes (les axes), la même chose se pro-
duisant autour de personnes-pivots.
Les ronds réverbèrent aux points croisillons des parallèles qui se croi-
sent dans un monde rond.
Les voix voient.

Une science d'être qui sera plus sage.

*

Montage virtuel : l'écoute, la musique d'un plaisir.
Accepter la somme de tout.

*

Humilité : travailler avec la nostalgie.

*

Paradoxes en même temps, une respiration.

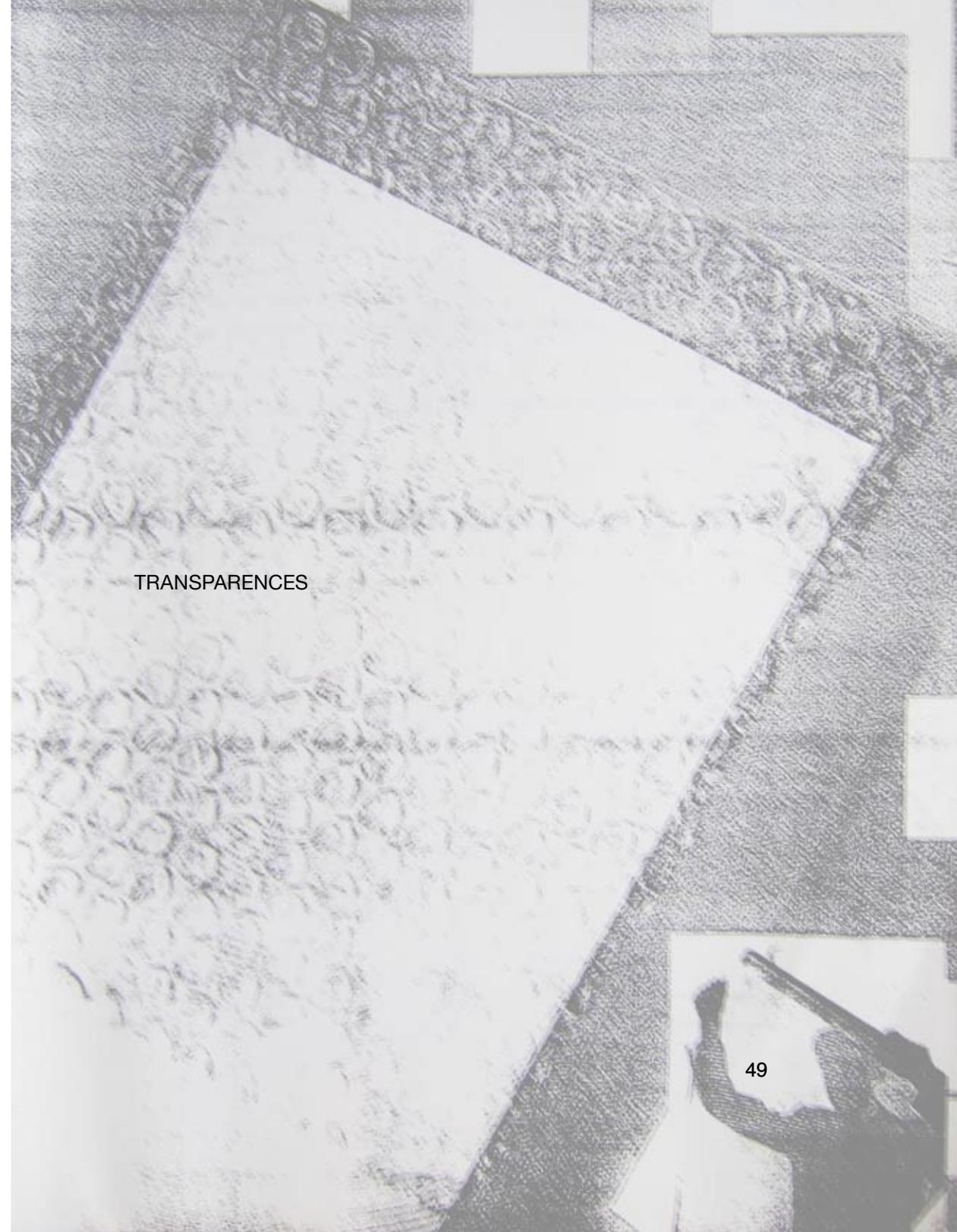
MURAL

Salut. Mille voies, sans complexes. Parler aux mille. De tout. Se savoir. Comme les milles voix d'un immeuble. Seul la nuit toutes fenêtres éclairées.

Mille projets... une générosité hystérique qui s'étirole pour se retrouver sur le carreau... c'est comme s'énervé, chamoille de frère et sœur qui s'ennuient, mère absente.

Rechercher la synthèse, rattraper quelque chose, relance.

Sensations éparses, d'oublis, bulles de savoir, toujours recommencent ; interpellé par mille vies, des durées d'éclipses ; que la vitesse, à vélo, essieu des fontaines, que la vitesse pour réconcilier, tous les bourgeons, éclatés, billes de souvenirs, immanence réalisées, dans l'axe des arbres droits, une maison accoudée, vite passer, ne pas chercher la source, l'évoquer, passer, le centre se refait, passer à travers les cerceaux et s'en défaire.



TRANSPARENCES

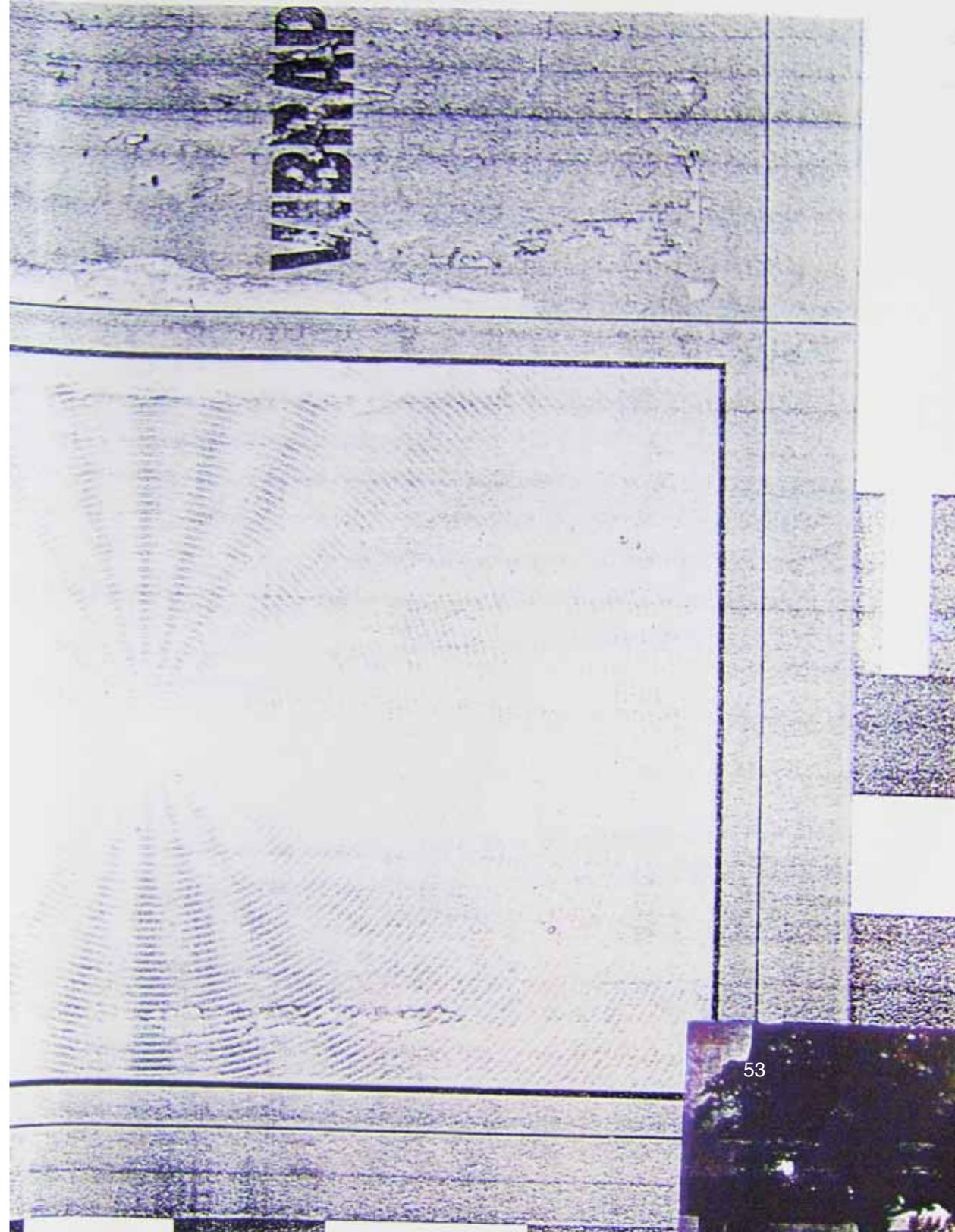
Le simple fait de marcher, ce que spontanément tu élis comme choses à voir en marchant dans la rue, les choses qui te plaisent, qui correspondent à ce que tu peux imaginer, il faut étudier comment ça se passe, la superposition même qu'on remarque sans la regarder, ça se lit, la succession d'événements, ce qui se passe, à tous les niveaux c'est de la transposition.
Je pars de cette constatation la plus simple.

Il ne faut rien vouloir, que les frontières, pour les traverser.

JE T'AIME POUR LA VIE QUI VA TRÈS VITE CONTRE UN MUR.

Tous les points de vue dans le bocal à fil de tes yeux, salade, confettis. Un homme marche dans la rue, derrière lui le décor change comme autant de lieux où sa mémoire se perd. Montage de ce qu'il regarde, élit spontanément le meilleur choix, le trottoir flou, d'autres points de vue absorbés, une fenêtre regardée, un corps à éviter, une voiture, un pan de mur, un tracé. Surimpression de visages (d'adolescent androgyne) il dit : tout est possible, sur tous ces visages que nous connaissons oui tout est possible. Les doubles. Décollages. Happening.

La foule se regarde dans la ville, troublant d'espaces différés, réconciliés, la mise en place des escaliers.



Diamant-nuage en écharde à portée de main

Détective épuisé, quelque part, (AVANT LA PENSÉE), est perdu ou renié sur les toiles des rêves, mais on reconstruit ce qui se refait, qui nous a été donné, on utilise ce qui est perdu... mémoire à étages... sublimation des déchets.

Ce travail romanesque, ce tissage autour d'un manque (Robbe-Grillet), ces déclinaisons, ces retours, ces structures de déchets, sociologiquement ça correspond, dans l'éclatement de la circulation, le sujet devient phase du circuit. (Baudrillard)

Le cinéaste Ruiz permute incessamment le dépliement de tous les possibles de toutes les fictions. Elles se bousculent, tu les aspirés toujours trop vite. Un kaléidoscope.

Chez le photographe David Hockney, un puzzle de perspectives traduit notre perception de l'espace : une multitude de visions s'accordent et se choquent à l'aide de photos disjointives. « C'est ce qui se passe dans la tête, là où sont les images et les envies d'images ». (Godard)

Ça à voir avec toutes les philosophies éparses, à l'intérieur des philosophies, qu'on a pas vraiment mise à jour, qui n'a pas vraiment de nom, ses propres enchaînements... un pullulement géométrique au bord du couvercle du conscient.

...Il faudrait une grand-mère pour écouter.

L'écoute est imprimée de mémé-nuances.

Il faut être plein d'indulgence aux autres.

Si c'était tout le temps comme ça, perdu en la mobilisation continuelle faire la planche... un couplage sensoriel visuel qui porte le bonheur.

Tout s'imbrique, dans plusieurs lieux à la fois en même temps, ce qui s'organise de lui-même dans la **prospection** ; tout se superpose. « *J'ai encore des bribes d'images* » ; abruptement comme se retrouver dans une autre rue, loin.

C'est là que je vis. Transcrire la plénitude, cette logique qui s'instaure.

CONVERSATIONS AVEC NANCY MONGAÏ, (en *Maîtrise d'Art-Plastique*) 1986

Une vitesse.

De la profusion.

Tout décalé en même temps.

Une grâce.

Les perspectives transgressées de Eisher.

Tout paraît logique. Une architecture.

Tu vois plusieurs dimensions, plusieurs vitesses

dans le même moment... les voitures qui filent devant les maisons, je vois souvent des mécaniques, style voiture, métro, avion.

Une circulation de l'euphorie.

Si ça pouvait durer. On est tous les jours différents.

(La pensée fabrique des images familières et transparentes qui s'évanouissent malignement, elle s'étale et couche des morts.) L'inconscient se déverse, reconstruit, refait. C'est ce qui nous est donné. Tout ce qu'on avait perdu, qui revient, on l'utilise, les beaux déchets. L'ouverture de la légende des siècles parle d'une mémoire, d'une juxtaposition d'intempéries d'histoires. Un mur de beaux déchets. Des déchets qui deviennent beaux. Le passé dans une mémoire à étages, en perpétuelle action géométrique. C'est la sublimation des déchets refoulés, rejetés. Travail romanesque. Robbe-Grillet. C'est plus unique, c'est un multiple. Une polyphonie technologique. Ce qui est à craindre c'est l'hermétisme, d'un phantasme, d'images intérieures. À la limite d'un phantasme universel, une image, de l'inconscient et du romanesque, qui est dans tous, inespéré.

Un scénario comporte toute les époques, tout pourrait aller, se superposer à des tas de situations, ce personnage pourrait être aussi bien une femme, j'arrête pas de revoir ce scénario... des rêves lucides piétinés... ça piétine au portillon, une foule, ça rentre deux par deux, au lieu d'un par un, ils rentrent ils sortent, on les met dehors, ils reviennent. Une stratification... d'élasticités douteuses. Les yeux appuient

sur des cloisons, ça vole, c'est élastique... jouer avec un reflet qui éclabousse... un système d'écrans, mécaniques... tout est secouement, brassages de lianes, alliages nécessaires... une aspiration... un kaléidoscope... tout s'est cassé en une myriade d'éléments du rêve les plus tenaces... vitrail... éphémère... le fait de savoir quel est l'agencement ou le détail le meilleur, vision fermée, mais, tout s'explique en autant de possibles, on est chaque jour différent.

Vision du rêve, du sommeil, une projection... spectrale.

En voir de toutes les couleurs.

AUTO-ROUTE

La banlieue tapis noir illuminé glisse les vitres fermées.
Un feu qui commence opaque.
Des cars s'engagent vers les suites,
barrées de lumières diffuses.
Ça vient de derrière toi. Ça file dans le paysage cosmique.
Déplacements variables toujours égaux,
découpages aux ciseaux à avaler énormes les distances.
Plus rapide que la propriété, la vitesse.
Voyager Vois-y-agé.

La vitesse, le cubisme, la polyphonie ramenée à un même moment tout le temps. Toute forme d'enchaînements, le vingtième siècle qu'on digère, cette traversée, ce travail de mémoire collectif, ce trip véritablement, un voyage, un acid dans le temps, par des mécanismes qu'on articule, qu'on intègre à des tiroirs d'une immense commode (Dali), bibliothèques dans l'espace. (Borgès).
Le Montage Idéal c'est la Vision. C'est un montage de temps isolés, permanents. Il n'y a ni passé ni futur qu'un présent qui mélange les espaces, de l'architecture à étages, ouverte...

La vision en mosaïque, privilège de la Nature, des insectes, 40 000 images à la fois, un œil derrière la tête, à droite, à gauche, en haut, en bas, avantages non pas renoncés chez les reptiles, l'automobiliste, un coup d'œil, à autre chose en même temps.
Le montage idéal c'est un film de Godard, son enjambée plus grande que la course des machines de poubelles de bruits.
Il fait du sur-place, complexe du montage. Toujours le même questionnement : une hébétude de vivre : SOIGNE TA DROITE.
Imaginer enfant que la main a pour continuité un rasoir, fil immense qui coupe les maisons sur le retour de l'école, agence, ordonne. ...le bonheur, le montage inégalable, ces moments ici et maintenant... la situation, l'ensemble, l'orchestre de la vérité sous vient. Comme le tapis volant vient à nous...

<i>avec les hash plus tu fumes plus t'es dans cet état</i>		<i>A LA RECHERCHE DE...</i>	<i>...L'ÉMOTION POUR BIEN RENTRE DANS DES AÉROLITHES MENTAUX</i>
<i>ELLES SONT LONGUES LES PHRASES</i>	<i>POUR DIRE LES MÉRITES DE LA JOUISSANCE ET DE L'ÉMOTION</i>	<i>PERDRE EN SALUANT LE DÉSIR</i>	
		<i>le fait d'avoir Souffert tous les mensonges et les tra- vestisse- ments n'em- pêche pas de croire ; raté, je par- lerai les larmes de la voix - cris- taux véri- tables</i>	<i>REPENTIR JAMAIS, POUR LA JEUNESSE, LA FORCE DE LA LIBERTÉ, À TOUS LES ÉTAGES DES VIES MULTIPLIÉES</i>

Couds et cuisine avec aiguille et louche,
regarde-toi te salir.
Les commissions, les dés, les paquets,
hachurent de regrets l'air-fauteuil.

Dans l'absolue carré de la chambre
va et vient vertical des libertés et des hontes.

Assis, les couches dans le ciel tendu de filins
étagent les devenir des chambres,
portes à caresser du dos, trous à faire pour se perdre,
les doigts appuient sur des cloisons d'élasticité douteuse.

Cioran dans « *La chute dans le temps* » déplore la connaissance arbre
de la douleur, et que seuls restent les instants, encore trop ingrats. Si
l'on n'est pas porté, des anciens sentiments peuvent ne pas passer, et
rendre infertile l'instant propice, l'arrêter au lieu de la vivre fluide.

Va plus vite, les sentiments sont une nostalgie en mémoire, le mon-
tage idéal du passé dans le présent, à plusieurs guides, mesure si sûr
et passe innocent, en direction d'un chant, celui de l'instant, allié...
automatique comme les rêves...

Le montage idéal c'est inconsciemment poser les jalons de ce qu'on
cherche à savoir, en le cherchant, en le sachant.
Travailler sur la nostalgie, cet incompréhensible, qui n'est que du
romantisme inavouable, une forme de vulgarité, une peur de la perte,
mémorisée, et faire le montage de toutes les choses à la fois, dans
se laisser piéger par les sentiments, avec suffisamment de cœur pour
les reprendre...

Les voyages, jouer avec le temps, l'occupation des lieux en même
temps, le passé, présent en nous sous forme de désertion, un esca-
lier aux mille portes, à étages, multipliant les temps, coupe et mouve-
ment pour porter...

Un instant peut-être l'histoire.

Tout regarder, tout est diaphane, tout s'interpénètre, tout est unanime.

Plénitude, répétitions, une mécanique respiratoire.

L'identité personnelle c'est la mémoire. L'intuition totale et immédiate de toutes les fractions du temps. Montage simultané, instantané et combinatoire.

Garder ce qui s'est tant passé, tant d'années, dans tant de villes.

Liaison intime des divers moments du temps, la nostalgie... énumération des désirs. « *Le style du désir est l'éternité* » Borgès.

Se souvenir, à l'aventure, de son enfance inconnue.

Les échos des voitures qui passent devant la maison, c'est tout ce qu'il me reste de l'enfance.

3

SYMBOLES

• O + □ ◀

Je vois partout sur la terre des points, des ronds, des croix, et des maisons, motifs que l'homme a laissé, semé.
S'imprime sur la terre un message aux avions.

(Notes (personnelles) de lectures)

Étoiles, un semis, immuable, inusable, inaltérable, éternel. Cieux diaprés d'étincelles en un, moi.

J'imaginai un jour que les morts étaient en petits points, fourmille-ment autour de la terre, essence.

Les morts tombent en pluie, la pluie c'est les morts qui tombent disaient les indiens d'Amérique.

La vision c'est les points. Le papillon est le pattern (motif récurrent) qui volette, affamé de multitude.

O

Le rond, ce point agrandi. Le cercle, bonté diffuse, origine, substance et consommation de toutes choses. Une île.

« J'avais déjà fait une bonne dizaine de pas, si on peut appeler ça des pas, non pas en ligne droite bien sûr, mais selon une courbe fort prononcée, laquelle, sans peut-être me ramener précisément à mon point de départ, semblait destinée à me faire frôler de fort près, pour peu que je m'y maintinsse. Je m'étais probablement empêtré dans une sorte de spirale renversée, je veux dire dont les boucles, au lieu de prendre de plus en plus d'ampleur, devaient aller en rétrécissant, jusqu'à ne plus pouvoir se poursuivre, vu l'espace d'espèce où j'étais censé me trouver. »

L'INNOMMABLE DE BECKETT.

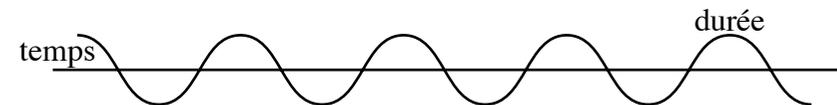
Manège circulaire des étoiles autour de la polaire, disque, en place, toutes les étoiles autour d'elle. Lignes concentriques répétées autour de la polaire. Impossible de distinguer les cercles astraux à notre latitude, sinon du point de vue du cercle polaire.

Les constellations interfèrent.

Plutôt que de voir la voûte céleste en disque à rayons, depuis l'axe polaire, l'homme de nos civilisations essaye de déchiffrer les constellations qui interfèrent, et invente le nombre, pour compter la régularité des apparitions, disparitions, les cycles des astres, la place des étoiles.

Le temps, succession continue et invariable, course un cercle.

Ligne ondulée : création continue, monte et descend en avançant, sinusoïde, ondoyant.



Le temps ondoie en avançant comme les villages sur les collines.

Interdépendance entre le monde céleste et terrestre.

L'espace est courbe. Toute probabilité est courbe.
Voir = la terre est ronde = un gonflement visuel.

La nuit, la mer se tire en tables de bois, l'une sur l'autre, régulières.

Elles arrivent l'une sur l'autre — des tranches d'espaces —

Ce qu'on voit = une stratification courbe de la réalité.

Einstein.

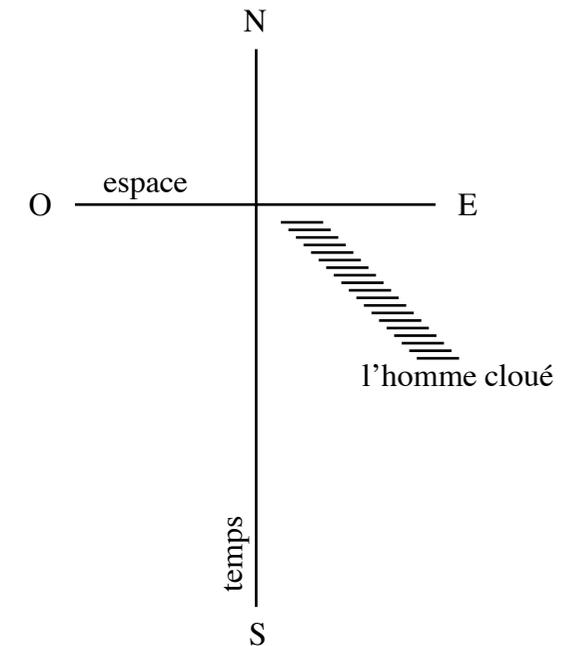
Espace courbé. Triomphe de la géométrie. Tout phénomène physique sont des régions courbées et en mouvement de l'espace. Un peu comme il en est des vagues de l'océan.

(Tout phénomène physique est de l'espace courbé en mouvement.)

Spirale, observer le ciel, ses nuages, de sa place, rotation créacionnelle, tourbillon ascensionnel d'un point.

+

L'homme est un point cloué sur la croix, à l'intersection de l'espace et du temps. Symbole vieux comme le monde.



4 directions.

S'orienter dans le paysage cosmique pour s'insérer.

Plénitude de l'animalité.

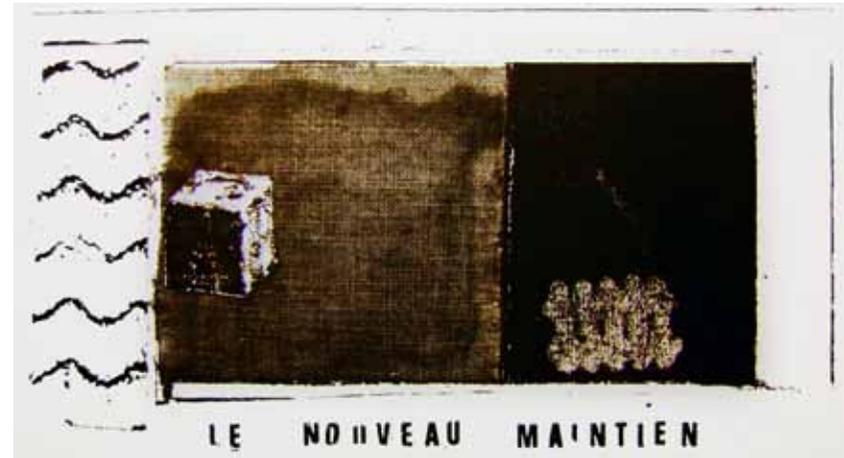
L'espace est d'est en ouest,

marqué par les levers et les couchers du soleil.

Le temps est sur l'axe de rotation du monde,

de bas en haut, Nord-Sud.

La croisée de ces deux axes réalise la croix d'orientation totale.





(2 directions, 4 points) - (la croix et) le carré symbole de la terre.
On voit avec des points. On formalise avec des carrés (ronds cabosés). À chaque point, un croisillon. **Un chiasme**. Voir pages suivantes.
Carré : une extension dans 4 directions deux à deux opposées, propre structure animale perspective 4, un nombre symbole du monde matériel.

Le cercle possède une surface limitée, enclose, fermée, en commun avec le carré. Enclos, possibilité de se trouver à l'intérieur... un homme intérieur appelé centre. Le carré apparaît dans la mouvance du cercle.

Carré = cercle à 4 coins.

(Le monde engendré reflète par sa structure l'action qui l'a conduit : l'éclair, la flèche, le rayon, la pluie, le pilier : des figures de lignes droites dont la première association est l'équerre, élément de base du carré terrestre.)

Le carré relève de l'orientation fixe, ou durable, l'arrêt, l'instant prélevé, stagnation, solidification voire stabilisation dans la perfection.

La figure carré, coordonnée cartésienne, symbolise l'espace de dimension terrestre.
Réduire le paysage au temple.

Les églises sont des carrés à l'intérieur desquels les rayons lumineux tournent tout au cours de la journée.

Rond, carré = figure centrées, lieu, carrefour, nombril, passage d'un monde à l'autre, escalier rituel, échelle, du ciel à la terre.

Le ciel incommensurable, aspatial.
Le ciel-négation de la terre.

Cercle = ciel
Carré = terre
Cosmos = ensemble



Le carré apparaît au contact de la perfection transcendante, avec le crée contingent qu'elle engendre.
Intensité existentielle dans chaque interstice nodale.
Représentation plastique, et dans les églises, hauts et bas reliefs, les arceaux imbriqués caractérisent les cycles des temps terrestres.
Entrelacs terrestres, temps à exorciser.

Rappel de Victor Hugo.

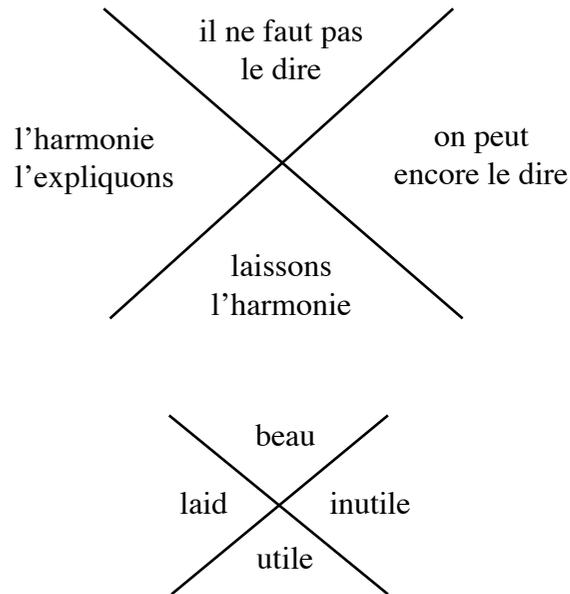
« Chaque assise avait l'air vaguement animée ». « Histoire dressées ».
« Des renvois d'ombres d'u siècle à l'autre ».
« C'était une action ténébreuse entre l'homme et la création... c'était la confrontation entre ce que nous étions et ce que nous sommes ».

Totalité céleste-terrestre, s'exprime merveilleusement dans le couple cube-sphère. Valorisation. Matrice des formes idéales, invitation à la rupture de niveau.



L'espace est subordonné au temps. Faites votre signe de croix.
Un arbre... mystère de la verticalisation, croissance vers le ciel, perpétuelle régénération... un axe, rayonne.

Chiasme = (disposition en forme de croix). Procédé qui consiste en une double antithèse dont les termes sont inverses.



Un chiasme (*lire kiasme*), une proposition croisée du sens, à la croisée des sens (des chemins)... Dans un monde courbe les parallèles croisent, de sens croisés, en un point. Quoi qu'tu fasses à partir d'un point tu fais toujours une croix. L'homme tendance à tomber dans le point central de la croix, le trou de la mort. Quatre extrémités font un cercle. Le centre de la terre brûle tout. Toutes les possibilités, deux à deux, si tu les boucles, tu dessines le sens infini ∞

La roue porte malheur : enchaînement sur terre. La clef : croix, boucle.
L'hélice c'est la providence, sinusoïdal, rejetée à l'extérieur, en tournant, ses chaînes, sa force, papillon décolleur.

Dans la nuit, à priori, toute possibilité de l'homme est un chiasme, un sens infini, comme tu avances, avec l'ironie de toute limite, sens et espace croisés, possibilité s'annulent, se rejoignent, infinis, soi-même, un nœud papillon.

4

ARCS ET TEXTURES (TERRESTRE)
JOUER AVEC L'OR

« *L'architecture est le jeu savant, correct et magnifique des volumes assemblés sous la lumière* ». Le Corbusier.

Je fais un rapport entre l'architecture et comment ça se passe dans la tête. Arc et texture de cases en mouvement.

Au seul rayon de lumière il se passe quelque chose.

Tenté par tous les lieux, la lumière, nos yeux.

De mes nuits mal réveillé, des boules miroitent dans mes mains agitées, balancent mille éclats.

Les yeux étaient dans l'infini de Dieu.

Ces paravents simples des labyrinthes de la mise en scène en reflet d'avant le trou noir. Montage-paravents lumière des ténèbres, d'un savoir-faire.

L'intériorité, la perspective, feuille file vers le noir et avant le noir, ce qu'on voit. Le savant fractionnement de lumière, l'état, de la mise en scène plus vite, évaporée électrique, d'un regard.

Un maintenant rétrospectif. On écoute toujours, et pour y accéder, travaux, infection, et de là à ce qu'il n'y ait pas de mauvais rappels...

Le passage, le passé. Et certains de mes souvenirs dans l'immédiat. R.-Grillet disait : il y a en moi du passé, du phantasme, et devant moi de l'actuel. Un lien à faire entre la nostalgie immédiate, mille points, un multiple, et la projection, un rêve.

LE MONTAGE IDÉAL

Je travaille à jouer ; un jour j'ai appelé ça le montage idéal. Par moment on le vit, on le connaît, dans la vitesse de métro à toute vitesse qui se relie, dans une mécanique, à une pensée : une qualité générale me ressemble, un dépliement de soi, dans les personnalités d'une rame de métro, des gens qui sont là, une variation de ton état, juxtaposition, mitoyenneté, isolement, fractionnement, déplacement, et circulation, mouvement, le tout ensemble, alliage, on ne rêve pas, on ne sait pas tout, il ne faut pas tout savoir.

Comme fermer les yeux. Mille points en un fractionnement nécessaire, oubli régénérant pour une mémoire plus vaste.

Comme on comprend tout très vite, avec une pile de détails complexes, comme un baluchon sur l'épaule.

Avec le prisme on possède la vitesse / par les chemins croisés, JEUX d'architectes / chaque chose naît / dans l'instant si mince pellicule / de la nostalgie et de la répétition / Kaléidoscope en train de voler.

J'ai une grille... la mémoire en train de voler... la vision... montage... y a des fois ça passe mieux... le surf à grand-mère... bonheur... juxtaposition, amnésie... l'œil plus blanc **que coloré**... murs disjoints, détective épuisé.

ILLUMINATION

Je rêve à toute les journées, ces débuts de journées, d'après-midi, j'avais 20 ans, ces visages, garçons et filles, vivent dans des chambres en désordre, tous ces rêves.

Vivre un peu, partout, des vies parallèles commencées, un mimétisme pour voir.

À la fois, une nostalgie pour toutes ces vies que j'ai entr'aperçues, ces vies bordéliques et pleines de rigueur, et puis ce n'est pas de la jalousie, mais ces vies, ces gens, sont si petits, jaloux, stupides. J'en ai rien à foutre. Rien de rien. J'ai peut-être à foutre de mon attirance — courte — et de ma répulsion souveraine et longue et définitive. Reste le flux et le reflux, loin,

Seul je fume, et la musique, un continuum qui défile, et l'oiseau du matin me rappelle mille rêves approchés, seul à frayer tous les milieux, sans me sentir d'aucun, dépendant d'eux pour rêver, mais les simagrées d'une époque nous laissent juste rêveur, seul, ô têtes éclaboussées, qui valsez, vous valsez étranges dans mon cœur en fête. Ce multiple qui me laisse au bord du non-être.

Ces vies, ces groupements, ces projets, ce palpitements, tout se fait comme tout se fait, au bout de la main, du chemin, le soleil éclate de mille voix, d'oiseaux, de mille cadeaux en un présent qui devine au bord tous les présents ; nul besoin de bouger pour les chercher ; rêve !, la peur au ventre, le vide, le vertige au ventre, ces milliers que j'ai regardé sans aimer.

Fernando PESSOA

Le marin

Le rêve dans le rêve le plus beau

Un marin sa vie rêvée son pays imaginaire, ses amis, sa famille de rêve, tout ce qu'on vit, familles d'adoption, vie choisie, tout ce qu'il a rêvé est plus réel que sa vraie famille, il oublie les gestes maternels, mais la vie rêvée plus réelle, c'est comme si Dieu nous l'interdisait, mais c'est comme si, aussi, on ne savait pas parler de ses sensations. On ne sait pas parler, pas assez, on parle. De la nuit. Vient le jour.

TROIS TEXTES

Comme les amis, une assemblée, réduite ou nombreuse, sont les entités, qui te rassemblent, chacune par rapport à l'autre.

On pense plusieurs mondes par moment, on a des pensées (passées ou rêvées) on devine, les prémonitions de nos amis, à une autre échelle, soi, un groupe, la France, le Monde. Il y a plusieurs mondes. Chaque monde est très marqué à l'intérieur.

Seuls la variété, l'infini des mondes, qu'on ne sait pas assez qu'ils sont là, tout à la fois, peut-être trop concomitants les uns aux autres. On ne peut pas tous les penser, on va d'un monde à l'autre, l'important c'est entre les mondes, à la frontière quand on passe, en pensée d'un monde à l'autre, l'important c'est **le relais**. On a pas en tête tous les relais. Ou plutôt si. On ne vit que sur les ponts.

Rien - comme changer de climat, se lever.

On aime une fête, on garde une fête, comme le souvenir de son dernier état. Je suis, hier soir face à l'entité, comment du coude j'interpénètre les corps dans le couloir face à l'escalier j'y pense, à la croisée des chemins à clair-voies, je passe, l'étant, hier soir.

Montage idéal des sensations dans des structures récurrentes. Le monde engendré reflète par sa structure l'action qui l'a conduit : l'éclair, la flèche, le rayon, la pluie, le pilier : des figures de lignes droites dont la première association est l'équerre, élément de base du carré terrestre. (Voir SYMBOLES)
les arbres, une profusion. De la hauteur.

Relais : voir le MONDE VERT de W. Aldiss (Rappel). Je lis : « *Un moyen de remédier au surpeuplement de leur jardin : la transplantation ou le sarclage. Et voici que la nature invente son propre jardinier. Les rochers se sont convertis en relais. Il est probable qu'il existe des stations semblables à celle-ci le long de toute les côtes... Il y eut quelque part comme un soupir dans les corridors de son esprit.* »

Devant une structure à étages, d'une architecture, c'est là que tu te souviens de toi, d'hier, hier où tu étais à une fête, un lieu, beaucoup de monde, ton état fixé dans toutes les têtes, ton humeur, humeur égale aux reflets de l'entité, tu es cette dernière entité où tu t'es vérifié, projeté, et tu t'en souviens de toi multiplié en un, face à ces structures, des maisons, de l'esprit.

Une façade d'immeuble, aux mille fenêtres, et l'un des bâtiments plus beau que les autres, tout se voit à travers deux grandes grilles superposées, à l'intérieur fines, tout ce quadrillage de fines vies, et de très hautes fenêtres au rez-de-chaussée, un ballon blanc saute d'une fenêtre l'autre.
Béatitude.

Ces tourelles, les tourelles des maisons, des remparts, ces rajouts au haut des murs au soleil, dans le Sud, au carrefour des regards, l'orgueil, dans l'architecture des villes, des yeux, la gratuité du soleil, la hauteur d'un multiple regard.

Là où il y a un œil on peut voir.

Correspondances.

Ce multiple au bord du non-être, des peut-être,
cet inconnu, ce singulier qui te ressemble.

l'inattendu.

C'EST INATTENDU /
C'EST INTERROMPU

J'imagine...

que toute histoire n'est forcément pas l'art d'un ange,... je crois que je m'arrange, que je me range, à salir, à nettoyer, mes petites histoires, à miroiter... tout ça !, sera forcément un regret... exprès... et je crois, je crois... m'évanouir. Hi hi.

J'écoute, le soir, la journée. Si je n'en ai pas trop dit, trop de mots, un non-dit, qui me nuit.

Vois bourdonnées... flamèches folles jusqu'à la satiété... parano... échappé... à me nuire.

Je n'étais que courage alors que je ne pouvais agir.

C'est le moment ou jamais.

Mille points juxtaposés. Étanches. Un essaim de résistances. Un essaim d'incapacités pour relier à toute vitesse, pour pas contrarier, un montage idéal de l'inconscient à peine connu, à peine déchiffré...

...Ces parois qui coulissent, ces lieux qui s'ignorent... quels sont leurs relations aux autres lieux...

...Par le roi il n'y a que des m^messagers !

Exercice : penser à la lumière dans le noir les yeux fermés.

Yeux qui se tournent si haut dans le crâne, ouvert. Un soleil darde ses rayons hors la boîte crânienne. Mille éclats de fenêtres s'ouvrent, se déplient, tel un accordéon d'éclairs, un circuit d'étincelles... d'incompréhensions d'histoires... seule membrane, défilement visuel... flux... des silhouettes si l'on voulait des histoires, seule la lumière coulisse par des traits d'espace, blancs, transparents. La chaleur glisse et évapore les images. Rayons, paravents. Plans-étapes, niveau de la conscience. Seules les jointures se font mécaniquement à toute vitesse, à toute vitesse.

...déplacements de la lumière, niveaux, glissements, flux...

La chaleur, la chaleur comme la bienveillance produit le babil des autres ; comme la chaleur fait tanguer l'air ; provoque à l'image, à l'illusion. Chaleur qui provoque la vie. Bienfaisante chaleur... Bienfaisante illusion bienfaisante !... Quel repos !... Que l'illusion soit bienfaisante !... Respirons... baillons, eh oui ! Dormir, car s'il en a marre, l'homme s'il est fatigué de ses peu de possibilités, i faut qu'il dorme !

GOMME

La douce illusion de vivre ! Dormir pour permettre.

* * *

La source de chaleur c'est le calme intérieur.

Homme-singe de peu de foi, ça te gratte de partout : Oh la nuque, ça ondule d'histoires... comme la peau est fraîche au drap !, quand on se penche la tête hors du lit c'est comme l'enfance... le dos rumine d'histoires, collines, ça remugle, ça remugle, de fins d'après-midi, d'histoires, comme autant de coïts interrompus.

Ça remugle d'histoires comme autant de coïts interrompus.

POUPÉES GIGOGNES : UN MONDE DANS UN AUTRE MONDE.

Je m'étonnais (1987) sur une île - passage avec une jeune fille - de travailler à écrire, penser, partager par la parole, avec un garçon, sur le rêve et l'éveil, la dynamique, le territoire de la mémoire, l'assemblage peu cohérent, tout ce qui se passe, rêves-accordéons, des choses simples.

- il faut être indulgent aux autres c'est la règle.

UNE ÎLE À LA VITESSE DE LA TERRE

J'écris parce qu'il me souvient dans les interstices des paysages de nuit par la fenêtre du train, troués, traversés de ponts de lumières, de coudes, relais des parties d'un corps, clip architectural de la terre, décor à vue de la vie, impressions d'un développement (physique) d'une mémoire sculptée de fictions.

Septiques, tout est reflet !

Voyager ? Un centre à l'extérieur, en pays étranger. La tête malléable, milles foyers. S'habituer à l'être aimé qui s'accorde.

Voix éparpillées, ne rien vouloir, se laisser envahir, s'imbiber par les sources de bruits, d'ambiances qui s'usent, pour rien, tout coule.

Faire l'abstraction, un don de soi.

Se réveiller n'importe où, là où on s'est couché la veille, et se réveiller dans les bras d'un frère, en plein air, le soleil sur une ville nouvelle, un matin nouveau.

Redécouvrir sur une île sa finitudes et ses multiples chemins.

Comme on comprend tout très vite, avec une pile de détails complexes, comme un baluchon sur l'épaule.

Répétitions. Éternel retour. Mais de suite.

Perception instinctive réfléchie.

Se laisser guider. La situation est fortuite. Cacher un soleil au diapason.

AUX BOUGIES

Certains soirs, dans la situation d'un groupe d'amis, un équilibre se fait, chacun représente une manière d'être à toi, le tout symbiose les étapes de l'identité. Dans tout, la somme ; toujours, élastique le rapport. La jointure.

Ça t'arrive de rire seul et les autres croient que tu ris avec eux. Mais tu participes effectivement.

Ajustements : informé tout se dédouble (prisme) chaîne : de motifs.

LES AMIS

Dans une cour carrée, un HLM s'éclaire, de fenêtre à fenêtre, une vie, l'ensemble, ça te ressemble les HLM, et les amis, voir un groupe fortuit, chaque position entre le clair et l'obscur te représente, le groupe t'équilibre.

Tant que tu imagines le monde existe.

Les frontières des mondes c'est l'art.

À la fois grands et petits les mondes et partout pour changer d'monde quand c'est varié, à tout petit peu...

On peut y arriver, trouver les fils du monde pour changer d'monde.

- On n'est pas au même niveau des mondes !

- On peut être dans des mondes, la lumière à chaque temps en même temps.

... y'a des mondes - un champ - difficile à traverser - il faut savoir oublier le monde.

On existe dans chaque monde.

(Trop de concomitances de temps différents en même temps ?

Immobile. Créer le premier pas, le mouvement, la vitesse :)

Tout est dans la vitesse.

La conduite peut aller vite jusqu'aux possibilités exactes de la route, vite, sur la route, permis.

... c'est dans le paysage quand on voit autre chose n'importe quoi, à la place, un Autrement. L'histoire c'est au fur et à mesure.

On invente le monde, égal de la vision.

Mais « j'suis toujours dans le même monde » . Déception. « Je croyais être dans un autre monde. » Au chemin, opposé, au bord, il m'interpelle. Si on veut, partir.

Faut pas changer d'monde, imperceptiblement changer de scène. Une rencontre répétée, fortuite, on s'est laissé, on s'y laisse, une simple variante. On peut rejoindre tous les mondes.

Pour faire il ne faut rien vouloir que les frontières, pour les traverser...

Le montage idéal dans l'instant de mouvements de mémoire, de hasards, de rangements où tout se fond, les vitesses, un surplace, d'efforts d'adaptation d'une mémoire cachée qui s'évertue, mue par spasmes de travellings, de variation sur les mêmes palettes, juxtaposées, animées ensembles...

...

Trop de pensées. Quand la conscience ne fait qu'un bout à bout sur le bord des côtés de ce bout à bout, au bord des souffrances, des apparences, un bout à bout des devantures, s'efforce de tout côté, sans penser.

C'est le moment ou jamais.

Mille points juxtaposés, Étanches, Un essaim de résistances. Un essaim d'incapacités pour relier à toute vitesse, pour pas contrarier, un montage idéal de l'inconscient à peine connu, à peine déchiffré... J'suis bien, là, seul, à savoir ! Je suis bien ! Et j'suis seul. Je sais ! Et je suis seul, bien.

... Ces parois qui coulissent, ces lieux qui s'ignorent... quels sont leurs relations aux autres lieux...

... Par le roi il n'y a que des m^messagers !

Difficile à imaginer... un passe son temps à oublier sur le long cours, l'unité de la variété.

La porte entre les mondes. La porte entre pas mal de mondes.

Se réveiller quand le rêve est fini. Ne cherche t-on pas tous quelque chose comme ça ? Entre le rêve et l'éveil ?

Succession de présences et d'absences. Panorama de mes alternances de gouvernement.

Pendant le rêve c'est toujours des hypothèses.

Trop de concomitances symboliques, les amis, l'exemplarité de chacun réuni autour de toi, est une approche rare de cette familiarité poreuse.

Le rêve continue pendant l'éveil le même rêve.

Un rêve lucide, une continuité, que la conscience a interrompue – aucune vérification possible, dans le désordre le plus total – essaie de s'évaluer.

Un visage.

Une mémoire machinique de sa succession... le petit à petit l'alternance... la clé des mondes pour être en ce monde ? Les intermédiaires, **l'équilibre des parties opposées**, communicants les unes aux autres la situation.

Rêver pour équilibrer les mondes.

Un kaléidoscope (du LSD !)

Revivre, dans la lumière, par inadvertance.

Un puzzle, qu'est pas encore en état.

« Bribes mal-jointes, tout est à faire, la cristallisation d'une mélodie, d'un poème dont le thème ou les rythmes sont déjà objet d'enquête, le pressentiment d'ébauche... Mille essais infructueux... solution inespérée... une féerie... »

Caillois

Ravi, être déçu.

Caillois : *« Une aisance qui déconcerte, un chef-d'œuvre qui ne déçoit que lui. Car il tient d'une féerie l'image qu'il en conserve... Une illumination qu'il reste à transformer en une architecture impeccable, de mots, de sens, de formes ou de pensées. Ce rêve, qui stupéfie sans pouvoir bâtir, n'y suffit pas... pourtant la nature et la qualité d'une illu-*

mination demeurant en proportion exacte du labeur et de la valeur de celui qu'elle éblouit ».

Le temps m'est kaléidoscopique, en relief, selon les niveaux, un moment du temps, sur le prisme, tu le vis sur le moment, tu le quittes, tu vas vers d'autres, aux passages, on évoque d'autres lieux, d'autres gens, derrière chaque moment, un grain de souvenir. Voir, pas une photo, mais autant de photos... la pierre philosophale... la pierre grandit par prismes égaux... chaque ajout fait une somme apposée, un kaléidoscope.

A la fois vu et ressenti. Sur le moment une attention qui se souvient déjà de l'effet réfléchi.

Le mouvement c'est ouvrir et fermer les yeux...

...

L'homme et la femme, la clarté et l'ombre, la joie et la tristesse, chaque chose appelle son opposé, son semblable ; va et vient, alternances.

Le rêve lucide ne peut être fixé. Seul un mouvement perpétuel le dirige. On crée le monde par le mouvement.

Sentir proche le monde dans lequel on veut rentrer. C'est peut être cette proximité là qui fait le rêve.

Le premier pas, approximation du mouvement, approche évalué. À chacun son mouvement.

Le mouvement = l'opposé constamment alterné.

- On part pas par les mêmes chemins.

- À chacun son mouvement, mais c'est le même chemin.

Il arrive de rire en rêvant. De se réveiller de rire, pour continuer de dormir aussitôt, jubiler d'être génial, demiurge de tout.

À toute vitesse chaque situation on l'invente, une fraction de millième de seconde avant le gag, on l'imagine, le décor et la réplique du personnage, sous la peau de toute chose, pensée.

La fiction c'est le luxe. Sous la peau de toute chose je m'absente de toute histoire.

Le dormeur pourrait voyager tout le temps, on le retrouve à chaque fois dans son lit. Autour de ce lit, on sait ce qui se passe, un quand à soi crédible, l'écart, où il se refuse à toute histoire pour les invoquer toutes.

L'art d'être coupé du monde pour y participer. Une éclipse totale pour s'y retrouver.

La fatalité ne serait-elle pas aussi de ne jamais se connaître ? À cause du rêve, compris mais tardif.

Chaque perte appelle le miraculeux. Chaque contrainte, chaque limite la naissance d'une alchimie.

Tout est plus beau que la lumière de mes songes...

« Dieu n'existe pas... afin que tout demeure entre ses mains. »

Par le mouvement, l'Alternance (de Montherlant ; être plusieurs) il faut que ça passe par plus rien pour se transformer. Un tamis.

« J'ai l'œil bleu blanc ». Arthur Rimbaud. L'œil plus blanc que bleu.

Par une interruption, une éclipse un esprit se pense ? D'un blanc total il garde la mémoire ?

En fermant les yeux **les images passent pâles*** à toute vitesse. Ce qui arrive dans le rêve, c'est une chaîne des rapports au monde, des sentiments à son expérience en accéléré, les uns aux autres, réduits à s'infuser.

*Comme actionner une toupie, abaisser la vrille qui entraîne la sphère d'images.

Le rêve, toutes nos réactions par rapport à tout, incomprises, mises en accordéons... (le rêve s'absente lui-même, machinique, mais garant de nos duperies. Nos invraisemblances dans les rêves sont ce dont l'esprit se sait, ignorant.

Il y a très peu de temps, à toute vitesse, pour toute agilité, il met en scène. Comment l'esprit se saisit, il en fait un film la nuit. Ses préhensions, ses caricatures... le rêve, c'est pas une pensée, il est machinique, mais même dans la répétition il y a un libre arbitre, un choix d'assemblage, une dégustation.

Le rêve se suffit. Une palpitation.

Par le blanc, l'éclipse totale l'interruption, la coupure, la rupture, y a-t'il le signe d'un recommencement ? Dirigé ?

L'île, une carte-jouet en plastique, carte plane de carrés qui bougent les uns par rapport aux autres, un labyrinthe de gros carrés, un jeu d'enfant à épingler sur le mur de ma chambre... Carte semblable à mon « montage idéal », carré de carrés alternés, variables, interchangeables, simultanés, petit à petit, palpitations, intermittents.

On a pas le temps d'apprendre lentement.
On a pas idée d'apprendre lentement.

Quand on a le sentiment de revivre la même chose, la même situation, symbolique, dans une relation aux autres, obscurément, c'est

une chose qu'on vit mal, qu'on comprend pas et qu'on revit, c'est normal, toujours on rêvera.

Le feeling c'est le mouvement, sur le chemin au diapason du tissage, du tapis en train de se faire refaire. Sous vient.

Pour faire avec le rêve il y a un mouvement. Lent le mouvement, lent. Dans la lumière par inadvertance.

Il y a une méthode : l'alternant, l'intermittent, le palpitant, le blanc, le fur et à mesure.

(... rêve et éveil peu importe où est la connaissance et l'inconscience, l'important c'est la palpitation, de passer entre les deux. L'harmonie, à la perte des mondes.)

Hauteur de la montage et profondeur de la terre se complètent, le résultat est le sol uni (juste et équitable). Surface profonde. Les choses sont faciles pour une personne humble.

invente, en roue libre.

Les correspondances entre toutes choses, les coïncidences, c'est normal, il faut pas s'en étonner ; trouver ça beau mais pas en devenir superstitieux. Il y aurait un paradoxe, d'un côté des correspondances, tout monter en un système, une histoire de fou, dans laquelle tout doit entrer.

Trouver ça beau, utile, divin, et relativiser, cesser d'y croire.

La mesure. Le passage.

À la ville pourquoi les mômes aiment les explosions, les voitures qui cassent, les films où tout se fend, se brise dans la vitesse ? Parce que tout correspond, tout concoure.

À la campagne on humait.

Ferme les yeux. La conscience fourmille de mille points en un point. Pour évoquer une chose, ferme les yeux une seconde, ça doit t'évoquer la justesse de tout en un.

La dualité entre le bien et le mal est trop marquée. Ce serait tout l'un ou tout l'autre. Tout bien ou tout mal, marqué, opposé, sans relation, quand l'important c'est de tout le reconnaître, en prenant compte de faire avec, et c'est le passage.

En être le prêtre.

S'il s'agit d'esquiver quelque chose, de jouer des case blanches, l'absence, le non-dit d'une mort, humble, ... dans l'éclipse, l'intervalle, le blanc, de l'œil ; plus blanc que bleu, le regard de Rimbaud, j'ai l'œil plus blanc que bleu.

NUAGE

...l'annulation, la lenteur, la répétition est jouissance, et l'acte même. Non pas l'exclusion. Mais l'acceptation (de l'exclusion pourquoi pas) le couplage.

En amont de toute chose, la simplicité.

Sans le faire exprès, mais en prenant ton temps.

C'est comme de se réveiller tôt le matin, sans réveil-matin.

- Amnésique ? On est tous amnésiques, on passe son temps à ça, à oublier. De dormir. Se lever. Insupportable ?

L'éventail des femmes, n'était-il pas fait pour cacher ce qu'on montre, un sourire (un sentiment). L'écran noir dans l'éveil, agité, ouvert. Un blanc-noir. Un noir-non. Un blanc, un autre plan brandi, joué, un iris, une surprise, jouer avec d'autres plans, par l'éclipse, en même temps.

AVEC

LES MOYENS

DU BORD

RAPPEL

Comment ça s'articule ? Une logique redoutable. Tu voudrais pas que ça s'arrête, un train de portes qui s'ouvrent et se ferment, qui s'accélèrent trop vite. Un corps dans l'écho. Tout s'imbrique l'un dans l'autre, souvenirs.

Facultés décuplées. Cette logique qui s'instaure... une confusion des sensations. Longtemps ça m'inquiétait. Hermétiques, ça s'enchaîne. Les mots y a tant de choses qui s'passent. Travail plastique. Retranscrire les images dans la tête. C'est beau d'appeler ça le montage idéal. Le bien-être, la plénitude, la grâce.

Le temps décalé en des temps différents en même temps. Les parois fils d'éclairs, lumineuses, pissent dans la nuit la vérité par vitesses. Tout passe. La mémoire est un escalier à étages, de haut en bas, en circonvolutions, des arceaux, des cerceaux de la terre, une mémoire aux épaules, à l'horizon contre un arbre... ..ainsi les perspectives transgressées d'Eischer... les escaliers montent, ils descendent à l'envers, la colonne est devant aussi derrière. Ce qui s'enchaîne ne devrait pas s'enchaîner et ça s'enchaîne. Une architecture montre ce qui serait possible. Et tu le touches. L'ironie en boucles. Tu vois plusieurs temps, plusieurs vitesses, plusieurs moments...

L'esprit est partout dans toutes les courbes de l'univers. Circulations, répétitions, je vois des lueurs, des poussières entre conscient et inconscient. Je vois des hommes. Un labyrinthe de rencontres. Par auto-suggestion.

J'y ai pas pensé moi-même, je le présente pas, ce que j'avais cru voir. Rébus.

L'image démultipliée en mouvement, spirale rotatoire, de ce qui est perdu, les déchets, qui deviennent beaux, mémoire à étages en perpétuel mouvement, travail romanesque de Robbe-Grillet : éclatement des temps, des lieux, déclinaison des retours, dépliement de l'action, des hébétudes récurrentes, finissent par former des structures. Répétitions.

Y a des choses qui s'agitent autour de lui, flou, des corps, y a des formes ça devient pluriel. Multiple. Inestimable. **Les Vagues** de Virginia Woolf. Des rêves lucides piétinés.

Un sourire comme une vague des intersections.

Au portillon tout transposé, tout revu, époques superposées. On voit Bulles et système d'écrans en articulation mécanique. Un montage. Une aspiration.

Je suis un spectre. L'œil est une oreille fermée. Quand on entend on voit. Quand on voit on entend. Ce que tu entends vient de toi. La terre a un son perlé. On voit avec des points. Chaque point est un croisillon (chiasme) : On formalise avec des carrés. Autour de l'homme une multiplicité de points, l'autre, l'altérité, un seigneur, astres ronds. Sa place vaine surplacée d'un point. Un point c'est un bouquet de pistils de points. Dieu c'est la terre et le cosmos. Improbabilités confuses, réactions alors qu'il faudrait être résigné comme l'absorption d'un tout global, aussi rond qu'un Bouddha, aussi triste qu'une croix, yeux aux cieux.

A faire des carrés-rectangles, un diamant. L'homme est la terre, boule miroitante. Les vagues aux mains, ajustements répétés, liés, brasser la terre d'invisibles - Toupies de mes forces atteintes.

Je visite une ruine

Bâtie sur une colline

Ancien hangar

dont je peux toucher au-delà des poutres, le toit du regard.

Mais un vaisseau spatial occupe le centre de l'unique pièce. L'engin pointe vers moi son canon avec sa bouche noire.

Je me rend invisible.

Cet objet inerte qui a comme poussé entre ces quatre murs, cette machine de guerre imitant un astronef émet un ordre obscur. Il y a **un pullulement d'yeux dans l'air** avec des corps qui flottent autour et prennent forme humaine. Je m'éclipse. Le chemin est à découvert. Les mutants se profilent déjà sur les pierres de soleil, secouent les buissons, s'interpellent ; promènent leur nombre hors du lieu, s'éloignent. Famille un dimanche sur les bords de la Marne. Caché dans un buisson je les suis du regard : un enfant traîne.

AH ? D'OK !

Graphie intérieures et pointillés.

Ça ressemble à rien ces attaches, ça ressemble à l'oubli.
Voir Céline, **Voyage au bout de la nuit**.

« Des impressions seulement. On en fracassait de pleines poubelles d'impressions dans cette pénombre incrustée de lampions multicolores. .../... De sa maison nous dominions le port fluvial qui miroitait en bas à travers une poussière si dense, si compacte qu'on entendait les sons de son activité chaotique mieux qu'on en discernait les détails. .../... On avait à peine le temps de les voir disparaître les hommes, les jours et les choses dans cette verdure, ce climat, la chaleur et les moustiques tout y passait, c'était dégoûtant, par bouts, par phrases, par membres, par regrets, par globules, ils se perdaient au soleil, fondaient dans le torrent de la lumière et des couleurs, et le goût et le temps avec, tout y passait. Il n'y avait que l'angoisse étincelante dans l'air. »

VIERA DA SILVA

« Avec le temps je ne crois qu'aux individus et au travail dans la solitude ».

La mémoire seconde : titre de tableau, mot clé, aussi montage idéal, mur de juxtaposition, où l'œil vit la couleur, souvenirs, l'essaim de l'esprit, les matières et les couleurs ; l'essence.

Une apposition de consciences d'espaces, et tout le travail de Vira est de rendre évidents les passages à peine vus, structure des étonnements, fractionnements, un point aveugle, comme une lumière, un tissage de fibres d'état de conscience d'espace et de temps, comme une échelle, un mur, une bibliothèque d'attentions, une ruche qui donne le tournis. L'architecture des villes, c'est la même chose que l'architecture de l'esprit, motifs, comment ça fonctionne.

Des années Viera vivait devant un tableau.

Nous on écarquille les yeux.

Les corps, des ombres.

LES YEUX ÉTAIENT SANS L'INFINI DE DIEU.

BRION GYSIN a un éblouissement, une répétition d'éléments graphiques répétés à l'infini. Pour lui la réalité intérieure, au fond, c'est la combinaison de ces visions abstraites qui vont et qui reviennent à l'infini, et dont nous ne connaissons ni l'origine ni la finalité.

Orage transcendantal de visions en couleur provoquée, les yeux fermés contre le soleil, interrompu par les arbres à intervalles réguliers sur une route, kaléidoscope multidimensionnel tournoyant à travers l'espace.

Accidentel.

Gloire de la scintillation, du clignotement, Machine à rêver qu'il fabrique, cylindre troué, multiplicité d'images dont les relations sont constamment modifiées, flicker du cinéma.

Être centré, répétitif et illimité.

Saint Augustin : « *Et tu as effacé l'infirmité de mes propres yeux en dardant tes traits de lumière sur moi encore plus violemment, et j'en ai tremblé.* »

Saint Paul : « *...soudain étincela autour de lui une lumière céleste. Et il tomba à terre...* »

BRYON GYSIN

« *Cambridge le 15 février 1960 : « J'ai fait une simple machine à scintillation ; un cylindre en carton troué qui tourne sur un tourne-disque à 78 rpm avec une ampoule électrique à l'intérieur. Tu la regardes les yeux fermés et la scintillation joue sur les paupières. Les visions commencent avec un kaléidoscope de couleurs sur un plan devant les yeux, devenant peu à peu plus complexes et plus belles, de brisant*

comme le ressac sur la plage jusqu'à ce que des dessins tout entiers de couleurs martèles pour entrer. Après un moment les visions étaient derrière mes yeux d'une façon permanente et je me trouvais au milieu de tout le spectacle avec des dessins illimités qui se généraient autour de moi. Il y avait un sens presque insupportable de mouvement spatial pendant un moment mais il valait bien la peine de le traverser car j'ai trouvé que, quand il s'est arrêté, j'étais loin au-dessus de la terre dans une flambée universelle de gloire. Plus tard j'ai découvert que ma perception du monde autour avait très sensiblement augmentée. Toutes les conceptions d'être traîné ou fatigué s'étaient évanouies... »

J'ai fait une « machine » à partir de sa description qui suivait, en y ajoutant un cylindre intérieur recouvert du genre de peinture que j'ai développé pendant les trois années qui suivaient ma première expérience de scintillation. Le résultat, les yeux ouverts ou fermés, méritait que j'obtienne un brevet et le 18 juillet 1961 j'ai reçu le brevet n° PV 868281 intitulé : « Procédé et appareil pour la production des sensations visuelles artistiques. » La description officielle de la Machine à Rêver dit en partie : « Cette invention, qui a une application artistique et médicale, est remarquable en ce que les résultats perceptibles s'obtiennent quand on approche les yeux, ouverts ou fermés, du cylindre extérieur percé d'ouvertures à intervalles réguliers qui tourne à une vitesse déterminée. On peut modifier ces sensations par un changement de vitesse, ou par un changement de la disposition des fentes, ou en changeant les couleurs et les dessins sur l'intérieur du cylindre... »

La scintillation peut s'avérer être un instrument valable de psychologie pratique : certains voient, d'autres ne voient pas. La Machine à Rêver, avec ses dessins visibles à l'œil ouvert, entraîne les gens à voir. Les éléments fluctuants du dessin scintillé soutiennent le développement de films autonomes, qui procurent un plaisir intense et qui peuvent être instructif au spectateur.

Qu'est l'art ? Qu'est la couleur ? Qu'est la vision ? Ces vieilles questions exigent de nouvelles réponses quand, à la lumière de la Machine à Rêver, on voit l'art abstrait ancien et moderne tout entier les yeux fermés.

Dans la Machine à Rêver rien ne semble unique. Plutôt les éléments vus en répétition infinie s'enroulant à travers des nombres au-delà des nombres et retournant, se montrent ainsi être une partie du tout. Ceci doit certainement s'approcher de la vision dont parlaient les mystiques : suggérant tout en le faisant que c'était une expérience unique. On a confondu l'art et l'objet de l'art — la pierre, la toile, la peinture — et on l'a estimé parce que, comme l'expérience mystique, il était supposé être unique. Marcel Duchamp était sans doute le premier à reconnaître un élément de l'infini dans le Ready Made — nos objets industriels fabriqués en séries « infinies ». La Machine à Rêver peut très bien vous montrer une série éternelle de brûleurs à gaz brûlant d'une flamme surnaturelle, mais appeler un brûleur à gaz individuel un « objet d'art unique » en y ajoutant la signature de l'artiste c'est faire l'erreur élémentaire de prendre le monde qui n'est que tangible pour le monde visible.

Ma première expérience de scintillation naturelle à travers les arbres m'a révélé que la seule et unique chose qu'on ne peut enlever du tableau est la lumière — tout le reste peut être complètement transmué ou peut même disparaître. La Machine à Rêver peut accomplir un changement de conscience en ce qu'elle fait reculer les limites du monde visible et peut en effet prouver que les limites n'existent pas. Quand j'avais vu plusieurs centaines d'heures de scintillation, je pensais à Gray Walter et à sa vision des premiers singes en mutation que la scintillation faisait tomber des arbres dans la forêt vierge, et j'ai écrit : Un singe tout prêt — a Ready-Ape — toucha la terre et l'impact lui fit sortir un mot. Peut-être qu'il avait la gorge infectée. Il parla. Au verbe était son commencement. Il regarda autour et vit le monde différemment. Il était un singe transformé. Je regarde autour maintenant et vois ce monde différemment. ... »

« Les images se fondaient et se divisaient sans méthode ».

« Tout est déjà dans les choses, comme l'ombre et les gouttes sont déjà dans les nuages ».

Lorenzo Mattoti. (auteur de bandes dessinées)

L'univers de Moëbius, ces soucoupes d'où fusent et convergent des faisceaux de lumières - autant de couloirs des mondes - Garage Hermétique d'un Major Fatal.

« Ce qui fait la force d'un cerveau... c'est que tout s'y passe simultanément à des milliards d'endroits à la fois... chaque point contenant l'image du tout... la mémoire ! » La revue **Actuel**.

On ne peut pas s'arranger avec l'amour, le monde. Il faut l'amour, Compassion. Alors le montage du monde.

Tous mes rêves d'immeubles, d'avoir une chambre dans des cours inconnues, moi poète secret, dans des architectures surveillées, me surveillant.

Bien là, me demandant ce que je fais là, attendant ce montage d'amour, devant cette maison habitée et vermoulue, passage, couloir, secret, vie, d'une clepsydre. (Cf. : film de Has)

ZAPPING DU CÔTÉ DU SPECTATEUR - PAS ENCORE VIRTUEL.

On a plusieurs vies, des métaphores perpétuelles. Perpétuer cela.

Arthur Rimbaud : **Alchimie du verbe** :

« je devins un opéra fabuleux ; je vis que tous les êtres ont une fatalité au bonheur : l'action n'est pas la vie, mais une façon de gâcher quelque force, un énervement. À chaque être plusieurs autres vies me semblaient dues. »

Dérèglement contrôlé.

La multiplication et en avant, à travers le temps et l'espace, résorbe toute action, toute différence.

(Il n'y a pas de différence. Que des juxtapositions.)

Les toiles impressionnistes, toiles de bonheur, éclat de soleil.

Le montage idéal c'est le soleil sur moi, au réveil, reconstruisant non-chalamment les lambeaux de rêves, la danse du mouvement du soir, dans la lumière l'instant tissé de bleus couloirs.

La permanence de l'impermanence.

Gargle ! Gasp ! Au bout du couloir.

VOYAGE AU BOUT DE LA NUIT, de Céline.

...

... je parvins mal à imaginer (...) mon propre meurtre (...) Les Aztèque éventraient (...) 8 000 croyants par semaine, les offrant ainsi au Dieu des nuages, afin qu'il leur envoie la pluie.

(...) Il me semblait qu'un tout petit espoir (...) un fil dans la nuit.

(...)

Je discernais très bien la route à ce moment et puis posés sur les côtés, sur le limon du **sol**, les grands carrés et volumes des maisons aux murs blanchis de lunes, comme de gros morceaux de glace inégaux tout silence, en bloc pâles.

Serait-ce la fin de tout ? Combien y passerais-je de temps dans cette solitude ?

Plus loin dans les chemins de côté flottaient les grands cubes et rectangles tendus de toile sombres, les baraques d'une fête que la guerre avait surprise là, et comblée soudain de silence.

DEUX VIDÉOS PROJETÉES PAR LA REVUE ÉCLAIR

-
Sur deux **télévisions** découpées de cases fugitives remplacées comme un battement de cases, est superposé, un visage - à la télé de droite une fille , à la télé de gauche un garçon. Ils se parlent, les deux, obnubilés par leurs bruits, échos, résonances, brouillés d'images et de sons d'êtres - téléviseurs.

-
Un homme de science en blouse blanche dans la télévision dit : il y a le bien, il y a le mal. Sur scène le même mime ce qu'il dit. Puis des interviews dans la télévision sur le Malin, tant de réponses nuancées multiples et justes que l'homme quitte la scène n'ayant plus rien à dire.

Télévision (téléviseur) = cube-sphère.

Ceux qui sont morts depuis longtemps deviennent de pluie, nichent dans la ruche stratosphère autour de la terre, les essences des êtres, petits points de consciences éternelles, concert d'âmes... humez la profusion !

...« les mouches et les cigarettes »...
VOYAGE AU BOUT DE LA NUIT, de Céline.

Les mouches figurent toutes les possibilités de fictions d'une espèce, point multipliés, menaces d'un ailleurs, qui ne peut s'atteindre, pour un individu.

Les mouches bourdonnent autour de cet homme qui ne bouge pas — Même la mouche du coche s'obstine à observer cet homme cloué et ridicule — Nous sommes agacés d'être regardés individuels. Et les fumées sont les pensées qui se perdent tourbillons, spirales, à peine formées, pour être oubliées. Les points s'auréolent.

Dans le mouton à cinq pattes d'Henri Verneuil, les parieurs font un ultime pari, ils lâchent une mouche emprisonnée sous un verre au milieu de deux sucres. Celui qui a le morceau où elle se sucre en premier à gagné. Œil multiplié sur un cube de blanc, nourriture d'oublis. Ainsi Fernandel regagne ce qu'il avait failli perdre. Il a l'œil. Tue la mouche. « Ingrat ! » s'entend-il dire.

Les animaux sont sous emprise du cosmos, les forces de l'espace. Dôme des fourmis. L'homme est libre arbitre. Sous influence. Spectre en passant, mystère impuissant, la chanson du jour.

Œil de mouche : lunette avec des cristaux (taillés en losanges), réalité diffractonnée, sphérique, répétée. Au moindre rayon de soleil je vis. Aussitôt une mouche vrombir comme si son œil multiplié était associé au soleil. Pas de soleil sans mouche. Et quel effet lui fait la main multipliée qui la menace ?

Qu'est ce soleil multiplié que l'on chasse de la main ?

Mouche ou guêpe est un point noir, un autre monde possible, une menace ? La guêpe est comme le point obsédant enfant du malheur possible, la focalisation en des points d'une autre réalité. Un autre monde en un point dans le nôtre, qu'on vit dans l'instant.

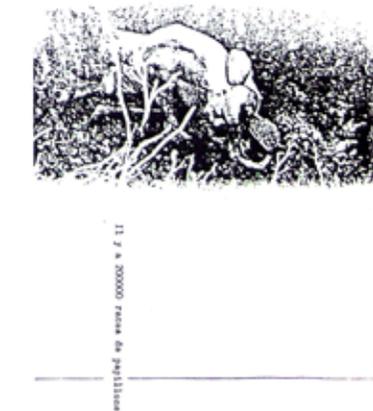
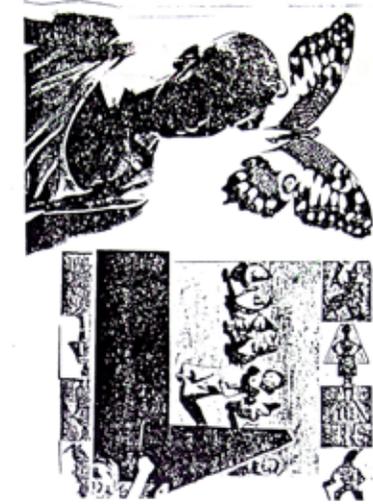
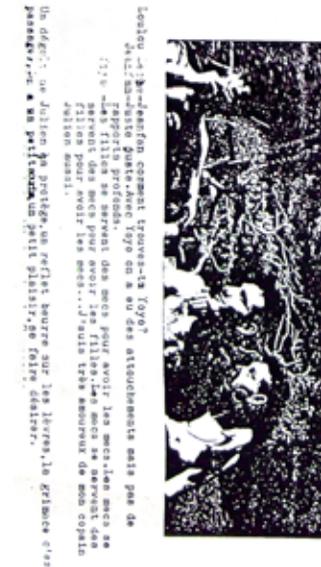
On a toujours peur des guêpes. On ne sait pas rentrer dans un autre monde.

L'obsession du point aujourd'hui ne l'a pas quitté. Et s'il s'intéresse maintenant à la boule Terre vue de l'espace, la base reste la même : le point optique rejoint le point cosmique. Travaillant sur ordinateur, Alain Jacquet explore les confins du globe.

Puisque chaque image c'est des points, le papillon est le **pattern** qui volette, affolé de multitude.

Pattern : motif récurrent.

C'est comme si la vision était faite de petits points, tamis, par lequel les images sont réversibles, disparaissent, réapparaissent, se refont. Le hachisch, ou regarder une chute d'eau, la nuit, provoquant à l'œil une myriade de petits points, dessins, motifs récurrent, au choix ruhe, qui à volonté transforment la réalité. Quand le regard balais la route, les arbres, les voitures et leurs phares qui découpent, c'est un hasard d'assemblages, une possibilité (physique, accidentelle) du devenir.



Yoyo, enfant j'avais en chambre couverte de papillons.

Il y a 200000 ans de papillons

EXTASE

« Me retournant sur le dos, je contemplais le ciel entre les millions de petites feuilles pâles que traversait la lumière. Il me semblait n'être plus moi-même, mais bien tout ce que je voyais. J'étais l'air, j'étais l'espace.

(Une naïveté bien ridicule se mêlait à) cette manière d'extase. »

Julien Green

Chansons des miracles intérieurs

Les tempes ourlées des voyages que je n'ai pas fait,
les tempes ourlées des voyages que j'ai déjà fait,
les tempes ourlées des voyages à faire ;

à l'abandon du fourmillement de la floraison, perdu, perdu,
souffrance/plaisir de la perte dans la floraison ;
en fermant les yeux les images passent pâles à toute vitesse ;
rien qu'un palpitemment, le bonheur — un arbre patient.
Arrivé à la bonne heure. L'heure c'est l'hui, un crépuscule.

La lumière pas loin, en petits points, sourd, sculpte, calme le refrain.

Un fourmillement peut donner l'inquiétude, le même fourmillement
choisi d'être vécu avec inconscience c'est le bonheur.
Une pré-science, vécue dans l'immédiateté, instinct réfléchi.

... Se déplacer, voyager, c'est l'opportunité de voyager à l'intérieur
même du faisceau de ses états de consciences...

DERVICHE TOURNEUR

Dans l'Aveyron, les transpositions dans la tête, invisibles, tous les points, les éclats de souvenirs étaient plus clairs, impassés, bourdonnement, autour de la tête, un couronnement.

Le paysage d'Aveyron, des alvéoles, arcs intersectés, entrelacés, vallons ronds, les arceaux imbriqués sont des temps terrestres, montent et descendent en avançant, ondoyant.

Voyager à toute vitesse, de l'Aveyron à Paris, points d'intersections (croix du temps et de l'espace) renouvelés, indifférenciés, comme la lumière à travers les arbres, un château, il n'y a rien de communicable, que des points, presque un peu, il y a si peu de rien.

PROFUSION

Profusion. Spontanéité. Expériences, valeurs, idées. La rhétorique, la composition ne sont plus. Que profusion et spontanéité. J'y cherche des plans. Américanisation, segmentation, ordinateur, informatique, une classification épicière, mais dans la profusion, mais une pure circulation, de nuances, l'ubiquité. S'il n'y a plus de sens (unique), il y en a plusieurs.

Être là, indifférencié ?, un buvard, ou très très spirituel ?

Dans l'état de bien être indien, le temps revient. Dans leur immédiateté les mêmes situations de la vie, répétées, avec un effet de retour, une toupie, une lanterne magique, le retour du diapason d'être à l'unisson, facilité dans le plaisir de passer, toujours là n'importe où, par son propre cinéma, du monde.

Le vécu, devenant projection.

Adéquation.

C'est vrai. L'instant d'après ça n'est plus vrai.

Indifférencié, et très très spirituel. Et.

TERRITOIRES INVISIBLES

Multiple ?

Isolement humain.

Cette brèche — de pierres mal emboîtés, obstinées, arbitraires, déterminées, cristallisées, rencontres amincies... — ne sert qu'à nous mesurer nous-mêmes. Picore, au cache-cache de tes inhibitions, ouvre une page de livre au hasard de tes intuitions, inter-agit, flèche les circonvolutions, tout est si particulier, et y a du monde, et tout le monde se nie, doute, joue, écoute une harmonie, picore, les voix sont dans d'autres espaces, que dans la seule géographie où elles se perdent... Les terrasses nichées, ignorées, les piliers de l'étranger déplacent, relie les couloirs sur place, les sons.

S'oublier. Lent et abandonné comme le vert. Le soleil à travers.

Utopie de la pierre

construire

jardins en étagères

d'en haut frappe la lumière à travers les vitres

les voix humaines bruits amères

le fruit vitrifié.

PAON

J'oublie et je me retrouve, vitrail, pris à la porte des mondes, le rêve et l'éveil, peu cohérent, partager le passé-passage, accordéon enivré des choses simples, le montage du monde, le bruissement de tous ces immeubles de rêve, la nuit, cours inconnues, montage d'amours, habités, vermoulus, par les couloirs de la Clepsydre.

Sur chaque visage on lit le degré d'amour contrarié par l'arrangement avec le monde. Argent, mange.

Palpitations, découpages pour une vrille imaginaire, l'aile géante, rentrer dans le tableau.

Quelle chair de maison de passe surannée ! Exclamation devant une façade de maison. Un mur, de face.

Suer toutes les aubes, tous les matins, courir tous les pays, revenir inlassablement l'après-midi.

Symétrie : répétition ordonnée (de l'acte ; de l'art)

Une famille d'oiseaux vole doucement très bas dans les champs, volette de courbes en courbes pour disparaître, coud de son vol en bande une copie géophysique, connecte leur corps aux courbes d'un tissu, une danse, forme un maillage de la liberté, relance, alliage nécessaire du monde.

Les canards piquetés dans les pâquerettes, béats.

À la sortie du village autour d'un arbre le vent tourbillonne. Les oiseaux s'élancent, fous à jouer. Assis au pied de l'arbre, j'ai le tourni, enchevêtré qui s'élève, à l'harmonie. De mille essais. Les feuilles secouées s'agitent. L'arbre, serein, frémit.

VENTILATEUR

Tenant un **chiasme** à la main-facettes de toupies réflexive : figure rhétorique et géométrique : deux parallèles se croisent en un point dans notre monde courbe. Envers apposés de toutes les possibilités. Une croix qui tourne. La baguette aux mains de la majorette devant les défilés dans la rue, un collage de l'ordre. Décollez !

En Asie, les danseurs des fêtes religieuses tiennent à la main des spectres-toupies à facettes. Un moulin à prière tibétain.

En occident dans les boîtes de nuit-disco, réassort des boules taillées

de losanges, qui tournent, **scintillent** de reflets.

Samuel Beckett dans **L'innommable** fait du surplace, une spirale à l'envers. « *J'avais déjà fait une bonne dizaine de pas, si on peut appeler ça **des pas**, non pas en ligne droite bien sûr, mais selon une courbe fort prononcée, laquelle, sans peut-être me ramener précisément à mon point de départ, semblait destinée à me faire frôler de fort près, pour peu que je m'y maintinsse. Je m'étais probablement empêtré dans une sorte de spirale renversée, je veux dire dont les boucles, au lieu de prendre de plus en plus d'ampleur, devaient aller en rétrécissant, jusqu'à ne plus pouvoir se poursuivre, vu l'espace d'espèce où j'étais censé me trouver.* »

Toupie de magicien-hypnotiseur à la main de Gene Kelly **The Pirate** (Vincete Minelli)

L'hélice donne la direction du vent.

à ce qui ne m'appartient pas

UNE TERRE DE COURBES (ET DE PILIERS) QUI SE COUPENT.

L'homme au kaléidoscope multidimensionnel, en retour sur lui-même, à travers l'espace courbe, avance mu par tous les phénomènes de l'espace courbe en mouvement, l'homme cette « espèce d'espace » (une terre), une spirale d'un point, bouge de tout côté, points de rencontres, mille, croise les chemins, reflets, une irradiation.

L'homme sphéroïdal sur une pointe en équilibre en tournant, une terre, à tous les chemins est un point, une terre de courbes qui se coupent, en avançant par tous les côtés, l'homme croisé dans toute ses positions. La terre oscille. Le rond réverbère d'alvéoles.

L'œil à tout. Boules de verre collectionnées par la sœur de Tennessee William... Un mur de boules de verre.

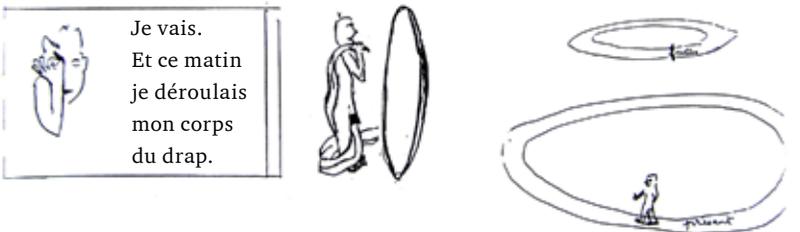
Il y avait des bulles de rêves dans la chambre. Rodenbach.



À l'envers de la terre, le ciel.



Je vais.
Et ce matin
je déroulais
mon corps
du drap.



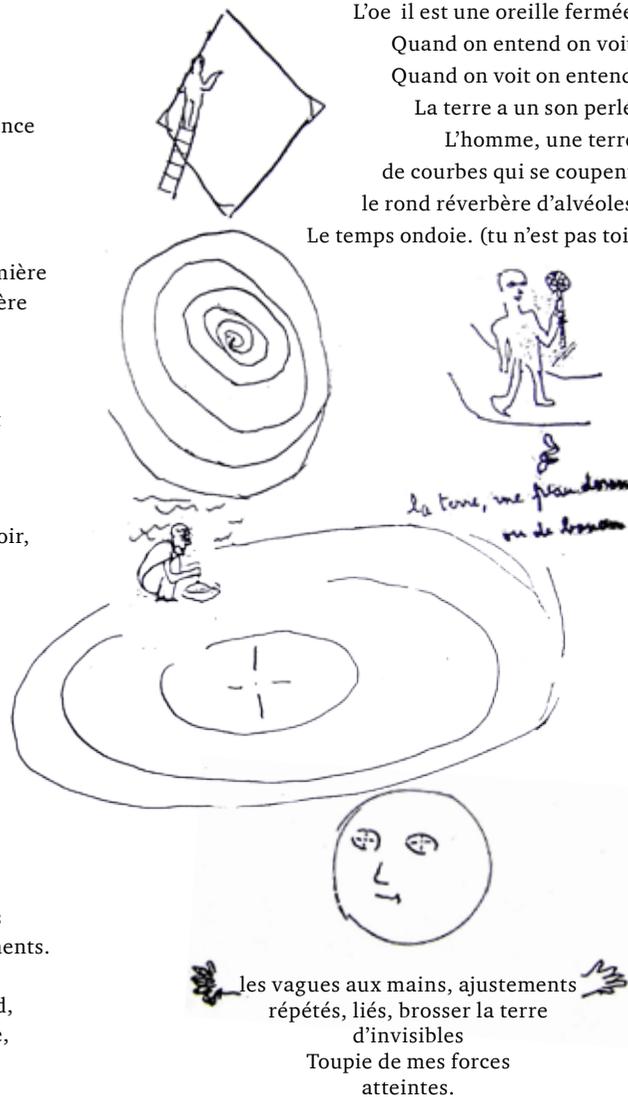
Comme sauter au plafond
de ses derniers enchaînements,
ne pas créer ses bourreaux,
impavide en la situation.



Comme actionner une toupie, abaisser la vrille qui entraîne la sphère d'images.

La faille,
blémissement,
ciel, négation de
la terre, transcendance
par en haut
la chasse d'eau,
tirer la spirale,
il est résigné prier
dieu faisceau de lumière
jusqu'à la stratosphère
dans ta place
tout est vain
habits d'habitudes,
sur place d'un point
une lucarne plane
de scintillations
on est au milieu du
spectacle, corps-tiroir,
spatial

tu es légion
les autres
abomination
les diables
toi, la boule,
tenue à la main.
Le spectre,
toi-même
tient la terre,
de toute possibilité
réconcilié d'espaces
courbes en mouvements.
Un diamant.
Chasseur de léopard,
l'homme est la terre,
boule miroitante



L'oe il est une oreille fermée.
Quand on entend on voit.
Quand on voit on entend.
La terre a un son perlé.
L'homme, une terre
de courbes qui se coupent,
le rond réverbère d'alvéoles.
Le temps ondoie. (tu n'est pas toi)

Aller de l'avant
démultiplié
sphérique
et à facette,
toupie,
vitesse d'une
fermeture éclair
de haut en bas,
un retournement —
Le fouet fait la roue.
Sur la pointe du pied
la boule rotative
dans l'axe nord sud,
et les mains voient placent
font, des croisillons,



Le temps tourne. L'h. fait un pas dans toute les directions, une valse d'hésitations dans l'espace, de salles innombrables, l'immanence à la masse, lace -



Le Poids des yeux

Il vendait des yeux, il vend des yeux, le poids fragile, la ligne tremble, une chambre noire, il chambrait le soir, les passants qui filent dans les couloirs de leur chambre noire les attendait avec des yeux bleus, striés d'histoires. Il leur vendait des yeux, tout heureux, d'avoir des mains, à ses yeux, à ceux qui ne voyaient rien. Tout prétentieux, marchand d'aveugles modesties, pour que les passants rient la nuit.

Un chiasme, une proposition croisée de sens, à la croisée des sens (des chemins): Dans un monde de courbes les parallèles se croisent de sens croisés, en un point. Croix. Toutes les possibilités deux à deux, si tu les boucle, tu dessines le sens ∞ infini; la boucle luit dans les courbes fourbes du retour, mouvement, mémoire d'un tissage, écheveau, tresse, tressage.

Rentre chez toi;

la clef : croix + boucle.

L'homme est une croix, quatre extrémités font un cercles, quoi qu'tu fasses à partir d'un point tu fais toujours une croix. L'homme tendance à tomber dans le point central de la croix, le trou de la mort. Le centre de la terre brûle tout.

La roue porte malheur. Enchaînement sur terre.

L'hélice c'est la providence — sinusoïdal, rejette à l'extérieur, en tournant.

C'est pourquoi je partis un genou chevillé de cahier, carrés, télé, miroir, porte, lit, armoire, images, cahier posé se regarde déplié, entre mon genou et la télé, j'suis plus drôle, j'suis pas si drôle que ça sur mon lit, parti. Français maniéré peu scientifique.



seul et multiplié de carrés, de papier. Des bibliothèques dans la courbe des durées.

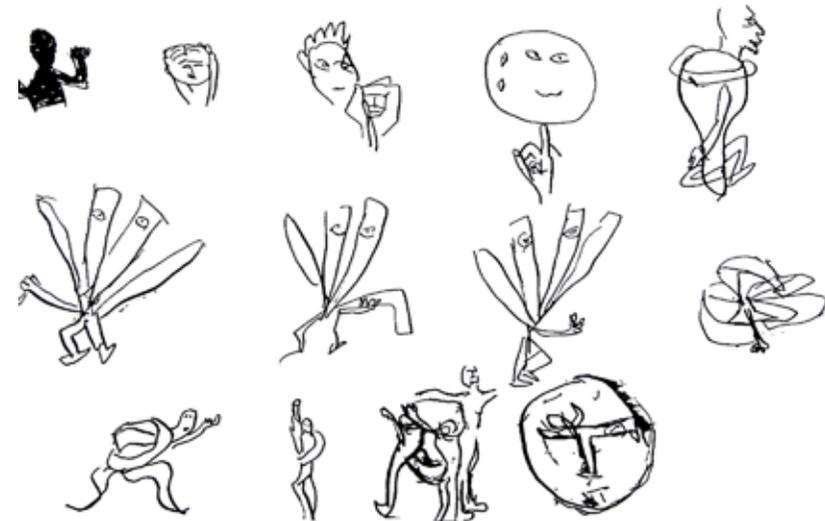


la terre...



et l'infini ?... solution, le cube-sphère des télé.

Hélice, nœud-papillon, tourne au cou, des zappeurs, décolleurs. Nager dans l'heure.



Transformation sur place, je voyage dans mon corps, grand comme une carte de France. Le petit train s'en va dans la campagne. Le train du décollage des courbes des passés fait un 8 qui luit dans les courbes fourbes du retour.

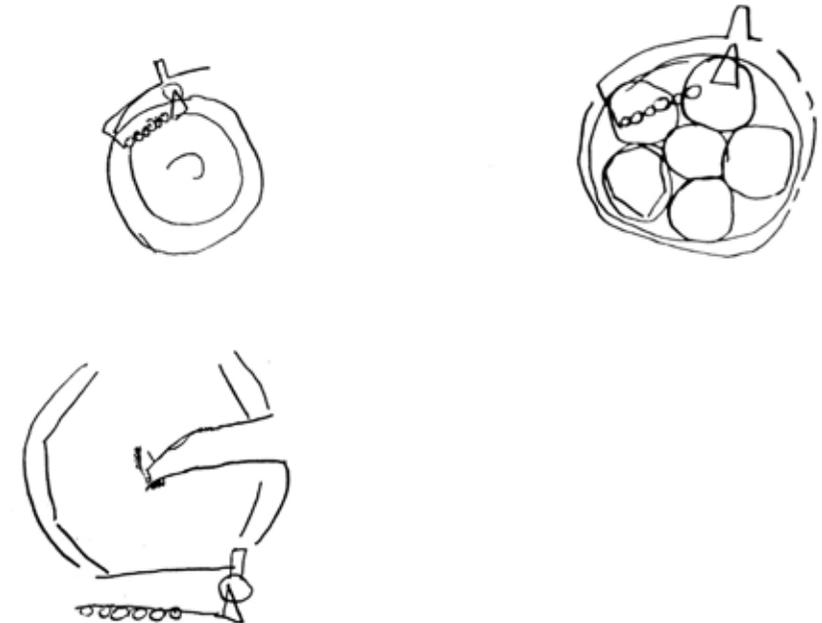
Autour de l'homme une multiplicité de point, l'autre, l'altérité, un seigneur, astre(s) rond(s) et un sourire comme une vague, une intersection, tout se croise, chiasme, croix des envers, l'infini se rejoint, roue des moulins.

Les propositions s'immiscent dans notre monde courbe, 2 à 2 opposées, les parallèles se croisent et se rejoignent à l'intérieur d'une sphère, moulins vains, vrais, moulins à prières, je pers la boule — Ventilateur, effraction dans un autre monde. Hélices des avions, immanences, bulles de souvenirs — le temps ondoie en avançant comme les villages sur les collines, entre le passif et l'actif les lignes immenses tournent plus grandes que notre corps, s'enchevêtrent, tourbillonnent, pointillés du monde invisible, tous les points de vues, Dieu, figures sur la glace des patineurs.

Je rythme une hélice, de sinusôides qui rejettent à l'extérieur ses chaînes, sa force, papillon décolleur. Puisque l'image c'est des points, le papillon est le pattern — motif récurrent — qui volette affolé de multitudes. Des nœuds de détails ; un tissage de vol de papillon ; mailles en avant sur les rails du petit train dans la campagne.



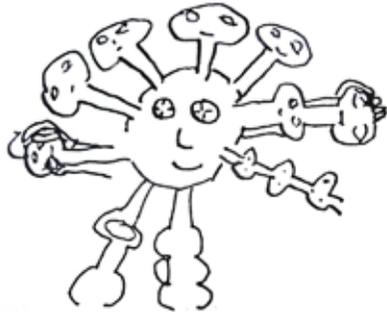
- C'est une belle journée. C'est tout ce qu'on peut dire, matérialiste.
- Le soleil, on voudrait briller de son éclat, être lumineux comme lui.
On le voudrait, harassés que nous sommes.
- Si tu veux être aussi haut que le soleil, que tu y arrives, arrivé là-haut t'auras froid, le soleil déjà se couche.
- Oui t'as raison, le jour, la nuit, y a du jour dans la nuit, de la nuit dans le jour.
- Un kaléidoscope d'images dont tu n'es pas certain et qui dépend pas de toi, mais d'une surprise, d'une rencontre.
- La pluie qui tombe comme le soleil se couche ; des points de couleur ; chaque chose à sa couleur, ou le contraire, chaque couleur à sa chose, et toute image un son.
Ça brille. Soleil de bruits. Bruits du soleil.
- Spécialiste de la chose ?
- Non précis de l'incertain.



avec le prisme on possède la vitesse. Par les chemins croisés, jeux d'architectes, chaque chose naît (une île) (de la nostalgie et de la répétition) dans l'instant si mince pellicule... kaléidoscope en train de voler.



facile, tu fais ce que tu veux parce que ça doit être



un point c'est un bouquet de pistils de points
un point c'est le surplace d'une spirale à l'endroit, à l'envers,



La vie et la décomposition c'est pareil.

Toute moisissure, dépôt, décomposition, couche, superposition, révèle une ruche.

Stratification de ce qui est une ruche de cloisonnements.

Alvéoles hexagonales. (France)

Quand tu marches dans la rue en groupe, tout seul le flux des corps, et des voix, font qu'on s'assemble, s'approche, selon de subtils vases communicant, le groupe, la grappe, en arc, bouge. Être à plusieurs symbiose. | 'L'un, hexagon... | Tenus par les voix qui situent les corps, l'écoute autour du plus aimé, circonférence, les planètes, l'homme 'a mysterious wheel*', un feu d'artifice, un point est un bouquet de pistils de points.

*(une roue mystérieuse)

La vie et la décomposition c'est pareil.



Dans le café le petit garçon demande "pourquoi c'est carré" les glaçons ? Obsédé il ouvre le freezer, vérifie l'eau solidifiée en ruche, "pourquoi des carrés ?" Le serveur ferme la porte, lui ouvre toutes les portes du bar, et les ferme, tous des carrés, des maisons ; "pourquoi des carrés ?" il ouvre le freezer vérifie l'eau solidifiée en ruche.

Le serveur le poursuit un rond blanc d'assiette à la main, se retenant, jouant de la main ce rond.

Sur le flipper : 'a mysterious wheel' graphique, et des feux d'artifices, éclats de tout en un ; l'homme : la terre - boule miroitante - .

J'ai le ciel j'ai pas la terre. J'ai la tête j'ai pas les pieds. Alors quelle prétention, quelle naïveté (?) | mon ciel ! Oh pourtant ciel comme je vois clair. Comme la terre est noire, c'est l'obscurité, les pieds tor|...| tête - jouir des limites - Acculé à la cloison au point de non retour -

Le plaisir est de traverser les frontières, sas, les envers.

faire du happening de tout ce que tu vois
Décolle détourne pirate approprie.

Cosmogonie.



- danse tombe par
milliers le gâteau conduit par les escaliers - danse tombe par
milliers le gâteau conduit par les escaliers.

